



**HAL**  
open science

# L’Arcadie virgilienne dans les Commentaires de Servius

Franck Collin

► **To cite this version:**

Franck Collin. L’Arcadie virgilienne dans les Commentaires de Servius. Fragments d’érudition. Servius et le savoir antique, 2016. halshs-03168423

**HAL Id: halshs-03168423**

**<https://shs.hal.science/halshs-03168423>**

Submitted on 13 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'Arcadie virgilienne dans les *Commentaires* de Servius

Communication prononcée au colloque international  
« Servius et le savoir antique », 24-25 avril 2014, Université Lumière-Lyon 2, HiSoMa  
Publié dans *Fragments d'érudition. Servius et le savoir antique*, p. 259-298,  
A. Garcea, M-K. Lhommé, D. Vallat (Dir.), Olms, Hildesheim, 2016.

---

**Résumé :** Cet article analyse le savoir relatif à l'Arcadie que Servius et Servius Danielis mettent en œuvre dans leurs *Commentaires*, et les emplois de ce motif dans les trois recueils virgiliens. Ce savoir, avant tout mythographique, fondé sur des poètes (Théocrite, Hésiode, Nicandre), des historiens (Caton, Salluste) ou des érudits (Varron, Nigidius), permet de préciser les modifications apportées par Virgile à ce motif, et de se figurer l'intention profonde qui a été la sienne à ce sujet.

**Abstract :** This paper analyzes the knowledge of Arcadia that Servius and Servius Danielis reveal in their *Commentaries*, according to the use of this pattern in the three Vergil's collections. This knowledge, mainly mythographic, based on poets (Theocrit, Hesiod, Nicander), historians (Cato, Sallust) or scholars (Varro, Nigidius), makes possible to specify how Vergil modified this topic, and to represent which was its major intention about it.

L'Arcadie, si récurrente dans le corpus virgilien, n'est pas parvenue à mettre d'accord la critique sur le sens profond à lui donner, ni sur la manière dont elle s'articule dans les trois recueils<sup>1</sup>. Ne serait-elle pas même qu'un effet de loupe due à la littérature moderne depuis l'*Arcadia* de Sannazaro ? Les *Commentaires* de Servius donnent de nombreux renseignements sur l'Arcadie virgilienne, mais n'énoncent pas d'intention particulière à ce sujet de la part du poète mantouan. Le motif était du reste à la mode à la fin de la République, les césariens s'étant approprié les légendes arcadiennes remontant au Ve s. avant J.-C à des fins de promotion personnelles<sup>2</sup>.

Si cette Arcadie latine n'est pas l'invention du poète, il n'en développe pas moins, au contact de la littérature grecque, une Arcadie originale qui apparaît au premier abord double. Servius y reconnaît une Arcadie *poétique*, celle des *Bucoliques* et des *Géorgiques*, qui intègrent Théocrite ou Hésiode, et une Arcadie *légitime*, celle de l'*Énéide*<sup>3</sup>, qui est le fruit des mythographes et des historiens. Il n'existe pas fondamentalement entre elles de rupture, l'Arcadie étant, dans l'esprit du poète, une *Archadie*<sup>4</sup>, c'est-à-dire une poétique palinodique lui permettant de repenser les temps anciens des origines en relation aux temps actuels. Sur ce point, Servius nous permet souvent d'éclaircir le traitement que Virgile porte sur l'Arcadie, en comparaison des autres poètes et mythographes. Mais, par-delà sa démarche érudite, les *Commentaires* ont aussi leurs limites, et on ne doit attendre de Servius plus que ce qu'il peut donner. Il ne vise notamment pas à élaborer une théorie esthétique.

Nous analyserons donc les données arcadiennes fournies dans les *Commentaires* selon les trois champs qu'elles nous paraissent offrir : celui de la poétique arcadienne, en relation à ses toponymes et à ses mythes ; celui de sa philosophie, en rapport à la réflexion du poète sur les origines ; et enfin celui de la reconstruction historique qu'inspire l'époque du principat. De

---

<sup>1</sup> Notés désormais par les lettres B (*Bucoliques*), Sur la métamorphose que Virgile a fait subir à l'Arcadie grecque : Snell 1944, p. 26-41, l'Arcadie devient une terre idéale, de paix et de beauté, habitée par des bergers innocents ; Panofsky 1957, p. 278-303 : l'Arcadie se substitue à l'idylle sicilienne de Théocrite, trop proche, pour créer l'illusion d'un paradis. Selon ces conceptions, et bien d'autres, l'Arcadie virgilienne serait une autre terre de l'âge d'or, un pays de douceur, dépourvu de passions violentes, de tâches rudes, une terre de communion. L'amour et le chant y trouvent leur propre fin, même si, parfois, la passion, la mort, le soir lui donnent, en demi-teintes, leur contrepoint mélancolique. L'autre problème posé est le rapport qu'entretient cette Arcadie des *Bucoliques*, avec celle des *Géorgiques* (Aristée) ou de l'*Énéide* (Évandre).

<sup>2</sup> Pour la diffusion de l'arcadisme dans le Latium, cf Bayet 1926.

<sup>3</sup> Désormais pour les trois recueils : B (*Bucoliques*), G (*Géorgiques*), E (*Énéide*). SD désignera les gloses du Servius Danielis.

<sup>4</sup> Néologisme sans valeur historique pouvant signifier, sur le grec ἀρχαῖος : « pays ancien », « pays des origines », et rappelant le goût des antiquaires grecs ou latins pour les *archaia* [début] ou pour l'*archeologia* [discours des origines]. Dupont 2011, p.112-114, fabrique le terme d'« Archasie » pour définir la fiction de cet espace-temps particulier de l'*origo* dans l'*Énéide*. Fabre-Serris 2008, p. 13-46, rappelle que l'Arcadie met en jeu, chez Virgile, aussi bien une reconstruction « historique » des origines qu'une poétique des *uestigia* littéraires.

cette perspective globalisée, considérant dans leur ensemble les trois recueils, nous attendons que les *Commentaires* nous permettent de mieux appréhender l'unité du projet virgilien.

## 1. L'Arcadie poétique

Dès les *Bucoliques*, l'Arcadie virgilienne se laisse difficilement saisir. Les références y sont sporadiques et aucune églogue ne la prend explicitement pour cadre, B10 excepté<sup>5</sup>. La matrice du recueil étant Théocrite, comme Servius le répète dans sa *Praefatio*, le paysage arcadien se distingue à peine d'un espace « sicilien » envahissant. Le point de vue servien est à cet égard de préciser les sources grecques de Virgile et d'en expliciter les non-dits.

### 1.1. Rareté des toponymes arcadiens

Les toponymes arcadiens sont en petit nombre dans le corpus virgilien mais, comme ceux de Mantoue, ce sont les rares à revenir dans les trois recueils. La tendance du poète n'est pas d'évoquer l'Arcadie en contexte, comme le fait Ovide dans les *Métamorphoses*, mais seulement de rapporter certains usages et mythes, *en référence* à une Arcadie au passé prestigieux. Servius se voit donc régulièrement contraint d'éclaircir des points géographiques pour rendre plus fluide les emplois allusifs du poète. Ces gloses sont déjà importantes par leur volume statistique.

*Arcadia* comme *Parrhasia* désignent l'Arcadie péloponnésienne. *Arcadia* (6/55<sup>6</sup>) vient, explique Servius, d'Arcas, son héros éponyme, fils de Jupiter et de Callisto (*Ad E1*, 744), mythe que Virgile ne développe pas. *Parrhasius* (2/8), employé seulement dans l'*Énéide*, est un simple synonyme d'« arcadien », tiré d'une province de la Mégalopolitide, et dont Servius critique à raison l'étymologie avancée par Donat<sup>7</sup>. *Oenotria* (3/6), restreint aussi à l'*Énéide*, permet à Virgile de montrer en Italie (Bruttium et Lucanie) l'installation très ancienne d'une Arcadie

<sup>5</sup> Dehon 1991 oppose des arguments sur ce point.

<sup>6</sup> Le premier chiffre représente le nombre d'occurrences dans les trois recueils virgiliens ; le second représente ce nombre dans les *Commentaires* de Servius. La distribution par recueil donne, pour *Arcadia* : B : 3/8 ; G : 1/12 ; E : 2/35. Pour désigner les Arcadiens, on trouve le nom *Arcas* (-*adis*) (22/56) : B : 4/8 ; G : 0/6 ; E : 18/42 ; ou l'adjectif *Arcadius* (5/0) : B : 0/0 ; G : 1/0 ; E : 4/0. À ce dernier adjectif, Servius préfère *Arcadicus* (0/6) : B : 0/1 ; G : 0/0 ; E : 0/5, qui est bien attesté chez Plaute, *Asinaria* 333 : *asinus Arcadicus* ou chez Tite-Live, I, 5, 1, 2 : *a Pallanteo, urbe Arcadica*, pour ne citer qu'eux.

<sup>7</sup> Sur la Parrhasie, cf Jost 1985, p. 169-189. Homère, *Il.* II, 608 et Pline, *Nat. hist.* IV, 10, en parlent comme d'une cité qui n'a pu être identifiée. Servius hésite entre la région, *ad E8*, 344 : *Parrhasia Arcadia est*, emploi métonymique, et le nom de la cité (*ad E11*, 31 : *a ciuitate Arcadiae*). *Ad E11*, 31, il critique Donat (*stulte sensit*) qui explique ce nom grec en recourant à un étymon latin, celui de *parra*, un oiseau de mauvais augure. SD donne à la suite une explication plus fouillée, disant que Parrhasius est un fils de Jupiter, qui eut pour fils Arcas, et qu'il donna son nom à l'une des quatre grandes tribus arcadiennes.

seconde, établie par des Arcadiens lycaonides, dont l'un des chefs, Italos, donna son nom à la péninsule<sup>8</sup>.

Selon sa méthode, Servius commente souvent les toponymes arcadiens par l'étymologie, et en précise certaines valeurs connotatives pour le lecteur. Ainsi, parmi les montagnes les plus représentées, le Ménale (13/12) et le Lycée (6/14)<sup>9</sup>, domaines classiques de Pan, sont reconnus pour leurs fonctions pastorales et musicales. Le Ménale tire son nom des brebis, et le Lycée du loup, dont Pan protège les brebis, justifiant son épiclèse de *Lycéen*<sup>10</sup>. On comprend, de la scolie *ad B8*, 24 que le Ménale, où Pan inventa la flûte, a une vocation plus musicale, et que le Lycée, lieu natif du dieu, offre par ses forêts et ses pâtures, un beau séjour<sup>11</sup>. Virgile suit en cela les poètes alexandrins, et passe sous silence, comme Servius, la tradition d'autres auteurs qui décrivent un Lycée glacial et inhospitalier, entouré de légendes lycanthropiques, et où Zeus possédait un *abaton*<sup>12</sup>. Les autres monts arcadiens - le Cyllène (3/13), l'Érymanthe (2/4) ou le Parthénus (1/2) - n'ont pas pour leur part de valeur *poétique*, mais seulement mythique et cynégétique<sup>13</sup>.

<sup>8</sup> *Oenotria* : E : 1/3 ; *Oenotrus* : E : 2/3. Sur Italos, E1, 532 = E3, 165. Sur les Oenôtres et le jugement de Servius, cf *infra* 3<sup>ème</sup> partie, 3.1.1.

<sup>9</sup> Pour le Ménale : *Maenalus* : B : 3/2 ; G : 1/1 ; E : 0/3. *Maenalius* : B : 10/3 ; G : 0/0 ; E : 0/3. Pour le Lycée : *Lycaeus* : B : 1/1 ; G : 4/5 ; E : 1/9.

<sup>10</sup> *Ad G1*, 17: MAENALA mons Arcadiae, dictus ἀπὸ τῶν μήλων *id est ab ouibus* [« Ménale », montagne d'Arcadie, dont le nom est tiré d'*apo tōn mēlōn*, c'est-à-dire « par les brebis »]. *Ad E8*, 344 : *dictus Lycaeus, quod lupos non sinat in oues saeuire*. On a appelé (Pan) « Lycéen » parce qu'il ne permet pas aux loups de sévir contre les brebis.]. *Ad G1*, 17, SD : < *ideo Lyceus Pan ouium custos, quod lupos ab ouium gregibus depellat* > [< Pan gardien des brebis est appelé pour cette raison « Lycéen », parce qu'il chasse les loups loin des troupeaux de brebis >]

<sup>11</sup> Sur le Ménale musical, cf *infra* 1.4, le carmen sacré. Pausanias, VIII, 36, 8 atteste ce lien du Ménale à la musique. Le Lycée est l'un des lieux traditionnels de la naissance de Pan, cf Roscher W.H. 1894, p. 364, Jost 1985, p. 460. De là peut aussi se comprendre G1, 16 : *nemus patrium* [forêt « paternelle »], que Servius élude, mais que SD commente en se référant à une leçon rare de Pindare faisant de Pan, *non Arcas sed Ithacesius* [non un Arcadien, mais un Ithaquien], fils de Pénélope et Mercure. *Idem SD* : *ad E2*, 24.

<sup>12</sup> Cf Pline, *Nat. hist.* VIII, 34 ; Plutarque, *Quaest. graec.* 39 ; Pausanias, VIII, 38,6. Toutefois Virgile varie selon ses besoins l'atmosphère de ses montagnes : opposer G4, 539 (*viridis depascunt summa Lycae*) [(les taureaux) paissent les hauteurs du verdoyant Lycée], et B10, 15 : *gelidi saxa Lycae* [les rochers du Lycée glacial] qui pleurent Gallus.

<sup>13</sup> *Cyllena* / *Cyllene* : G. : 0/1 ; E : 1/3 & *Cyllenius* : G : 1/2 ; E : 2/7 ; « Cyllénien » est l'épiclèse récurrente de Mercure, *ad G1*, 335 : *nam in Cyllene monte Arcadiae dicitur natus esse Mercurius* [car Mercure est né, dit-on, sur le mont Cyllène d'Arcadie] ; *id. ad E4*, 252 ; *ad E8*, 138, Servius rapporte l'étymologie de Cyllène aux mutilations (*cyllēs*) subies par Mercure, dans le mythe de Choricus, dont les fils, Plexippus et Enitus, inventèrent le jeu de la lutte : *namque Graece κολλούς aliqua mutilatos parte corporis dicunt* [car en grec, on appelle *cyllēs* (« mutilés ») ceux qui sont mutilés sur une partie de leur corps]. *Erymanthus* : E : 2/3 & *Erymanthius* : E : 0/1 ; E5, 448 : *mons Arcadiae* [mont d'Arcadie] & E6, 802 (lieu du *aper ferocissimus* [sanglier très farouche] tué par Hercule. *Parthenius* (seulement adj.) : B : 1/2 ; *ad B10*, 57 : *dictus a virginibus, quae illic venari consueverant* [appelé ainsi en raison des jeunes filles qui avaient pour habitude d'y chasser], ou, ajoute SD : < *vel a Parthenio, Iovis filio, Arcadis fratre: vel quod ibi virginitas Callistonis delibata sit* : > [à cause de Parthenios, fils de Jupiter, frère d'Arcas, ou bien parce que sa virginité fut enlevée à cet endroit à Callisto]. Servius ajoute deux montagnes dont Virgile ne parle pas : le mont Stymphale : *Stymphalus* : E : 0/1 ; *ad E3*, 240 : *Hercules enim in monte Arcadiae Stymphalo uicit Stymphalidas* [Hercule vainquit sur le mont Stymphale d'Arcadie les (oiseaux du) Stymphale]. *Ripaeus* : E : 0/1 ; *ad E9*, 81: (point de phonétique) *Ripaei, montes Arcadiae, non scribuntur cum aspiratione : quam addimus cum Riphaeos, montes Scythiae, significamus* [Les monts Ripées d'Arcadie ne s'écrivent pas avec une aspiration : nous l'ajoutons quand nous voulons parler des monts Riphées de Scythie].

Concernant les cours d'eaux, la géographie arcadienne doit être prise au sens large. L'Eurotas (2/2) prend sa source dans le mont Borée d'Arcadie, puis traverse la Laconie, mais Servius le dit « laconien »<sup>14</sup>. En revanche, Aréthuse (4/22) et Alphée (4/11) coulent à Élis et à Pise, deux villes d'Élide, que Servius dit être arcadiennes<sup>15</sup> :

[Ad E3, 694] ... *Elis et Pisa ciuitates sunt Arcadiae in qua est fons ingens, qui ex se duos alueos creat, Alpheum et Arethusam : unde fit, ut fingantur coniungi in exitu, quos origo coniunxit ita.*

[Élis et Pise sont des cités d'Arcadie où se trouve une immense fontaine, qui se partage en deux bassins, Alphée et Aréthuse : de là vient qu'on ait imaginé qu'ils se réunissaient à leur embouchure, eux que leur origine a déjà réunis de cette manière.]

Servius appuie ainsi le mythe elliptiquement repris par Virgile (B10, 4 ; E3, 695) selon lequel Aréthuse aurait d'abord été arcadienne avant de réapparaître à Syracuse pour fuir Alphée.

Aucune forêt - le *nemus Lycaei* de G1, 16 mis à part -, ni aucune grotte ne sont nommément arcadiennes, alors même que ce sont les deux motifs topiaires majeurs de l'esthétique arcadienne, dont P. Grimal notait l'importance dans les jardins de la République finissante<sup>16</sup>. En revanche, plusieurs villes sont nommées : outre Élis (3/19) et Pise (2/16), que la proximité d'Olympie rend célèbres, Phénée (1/3), Tégée (2/9) ou Pallantion (4/8) sont données par Servius pour des places importantes (*oppidum*)<sup>17</sup>. Dans l'*Énéide*, Pises d'Étrurie, et Pallantée du Palatin sont présentées comme des fondations « arcadiennes ».

Les scolies de Servius et de SD à propos des toponymes arcadiens montrent que Virgile ne situe manifestement pas son Arcadie en Grèce, mais qu'il tend seulement à en extraire quelques

<sup>14</sup> *Eurotas* : B : 1/1 ; G : 0/0 ; E : 1/1 ; ad B6, 83 : *fluuius Laconum* [fleuve des Laconiens] ; SD ajoute qu'Apollon y chante en souvenir de son amour pour Hyacinthe (< *fluuium Hyancinthis causa Apollo dicitur amasse* >). Le Ladon (0/2) n'est cité que par Servius (ad B3, 63, ad E2, 513) qui le donne père de Daphné, quand d'autres lui attribuent le Pénée.

<sup>15</sup> *Arethusa* : B : 1/9 ; G : 2/4 ; E : 1/9. *Alpheus* : B : 0/5 ; G : 2/2 ; E : 2/4. Ad E10, 179 : *Alpheus fluuius est inter Pisas et Elidem, ciuitates Arcadiae* [l'Alphée est un fleuve entre Pises et Elis, deux cités arcadiennes] ; Ad E3, 202 : *Elis autem ciuitas est Arcadiae* [quant à Élis, elle est une cité d'Arcadie].

<sup>16</sup> Cf Grimal 1943 ; Lavagne 1988, p. 450-489. En *Copa*, 9 se trouve *Maenalio sub antro* [sous un antre ménalien], mais cette pièce, comptée par Servius dans les sept œuvres de jeunesse de Virgile (ad E1, *Proem.*), n'est pas dans la liste de Suétone-Donat. Le Lupercal est la seule grotte en rapport avec l'univers arcadien subsistant chez Virgile, mais elle à Rome, cf *infra* 3<sup>ème</sup> partie, 3.2.

<sup>17</sup> *Pheneos* : E : 1/3 ; E8, 165 : *Phenei sub moenia* [sous les murailles de Phénée] auquel Servius ajoute (ad E8, 165) : *PHENEI oppidi Arcadiae* [« de Phénée », place forte d'Arcadie]. *Tegeaeus* / *Tegeeus* / *Tegeus*, (seulement adjectif) : G : 1/4 ; E : 1/5, ad G1, 18 : *TEGEAEAE vocatiuus est a derivatione Tegei, oppidi Arcadiae* [« Tégéen » (pour invoquer Pan, est un vocatif, provenant de la dérivation de Tégée, place forte d'Arcadie)] ; ad E5, 588 : *Tegeum oppidum est Arcadiae, a Tegeo Arcadis filio* [Tégée est une place forte d'Arcadie, dont le nom vient de Tégée, fils d'Arcas] ; ad E8, 459 : *TEGEAEUM ENSEM Arcadicum gladium* [« Épée de Tégée », (c'est-à-dire) glaive arcadien] est un signe de qualité et de bravoure militaire ; ad E9, 503 : *Lycaon Arcas gladium longiore lamina produxisse narratur* [On rapporte que l'Arcadien Lycaon a produit un glaive à la lame plus longue]. *Pallantion*, ville dont Évandre est originaire, n'est évoquée par Virgile qu'à travers son fondateur *Pallas* ; cf ad E8, 51 et *infra* 3.1.3 ; les *moenia pallentea* (ad E9, 194 & 238) représentent la Pallantée latine.

aspects pour les remettre en phase avec le sol italien, et susciter une nouvelle Arcadie, latine, investie d'une valeur poétique locale. Le poète ne retient que la tradition la plus prestigieuse, et passe sous silence des données locales plus triviales. Rien ainsi sur les *pecuaria Arcadiae* de Perse qui braient de façon disharmonieuse, ni sur l'hippomane dont Virgile cite le phénomène, sans le rapporter à l'Arcadie comme le faisait Théocrite<sup>18</sup>.

### 1.2. *Brièveté des mythèmes arcadiens*

Contrairement à Ovide qui développe de longues narrations, à valeur étiologique, sur les mythes arcadiens, Virgile s'en tient à des mythèmes, c'est-à-dire à quelques séquences extraites dans la structure bien établie de quelques mythes. Ce choix est elliptique, et comporte peu d'élus. Le commentaire servien joue donc à cet égard un rôle « ovidien ».

Ainsi, de Pan, Virgile ne cherche pas à relater une énième fois les amours déçues, pour Syrinx, Pitys ou Écho, comme le font tant de poètes<sup>19</sup>. De même, en G3, 391-393, trois vers lui suffisent pour évoquer allusivement les amours de Pan avec Lune (Séléné), dont SD attribue l'histoire au poète Nicandre<sup>20</sup>. Mais Virgile utilise le dieu Pan pour montrer le drame de la passion hégémonique dans la nature, et en exposer le *résultat* tragique. Le plus fatal de ces amours est celui de Damon (B8), et surtout de Gallus (B10) qui symbolisent la lutte de Pan contre Éros :

[Ad B2, 31] *hic quia totius naturae deus est, a poetis fingitur cum Amore luctatus et ab eo victus, quia, ut legimus, "omnia vincit Amor". Ergo Pan secundum fabulas amasse Syringa nympham dicitur: quam cum sequeretur, illa implorato Terrae auxilio in calamum conversa est, quem Pan ad solacium amoris incidit et sibi fistulam fecit.*

<sup>18</sup> Servius cite quatre fois Perse, *Sat.* III, 10 (*ad* E3, 328 & 374 ; E7, 16 ; E8, 248) pour évoquer un bruit désagréable, comme le braiement (*ruditus*) : *findor ut Arcadiae pecuaria rudere dicas* [je suis brisé, tellement on dirait que ce sont des *bestiaux d'Arcadie* qui braient] ; il précise *ad* E8, 248 : *rudere proprium asinorum est* [braire est le propre des ânes], convenant que le verbe peut s'adapter à Cacus qui est un monstre à moitié homme (*semihominis*) ; Varron, *Res. Rust.* II, 1 atteste la célébrité des ânes d'Arcadie en Grèce (*asini Arcadici in Graecia nobilitati*). Quant à l'hippomane (G3, 280 & 282), que Servius qualifie de *uirus natum àπò τῆς μανίας τῆς ἵππου* [poison né de la *folie* (libidinale) *de la jument*], Virgile ne la situe pas en Arcadie, alors même qu'il s'inspire de Théocrite, *Id.* II, 48 (Ἴππομανὲς φυτὸν ἐστὶ παρ' Ἀρκάσι [l'hippomane est une production chez les Arcadiens]), comme SD le souligne *ad* G3, 280.

<sup>19</sup> Ovide, *Mét.* I, 689-712 (Syrinx) ; les mythes de Pitys et Echo sont mêlés chez lui à d'autres traditions que celles avec Pan. Voir cependant Properce, I, 18, 20 (Pitys) ; Longus, *Daphnis et Chloé*, III, 23 (Écho) ; Nonnos, *Dion.* III, 117-119, qui évoque les trois figures par la bouche d'une Hamadryade.

<sup>20</sup> *Ad* G3, 391, SD : < *Fabula sic est : Pan cum Lunae amore flagraret, ut illi formosus uideretur, niueis uelleribus se circumdedit atque ita eam ad rem uelleriam illexit. Huius opinionis auctor est Nicander : nec poterat esse nisi Graecus* > [Le mythe est le suivant : comme Pan brûlait d'amour pour Lune, afin qu'il lui parût beau, il se vêtit de toisons d'un blanc de neige, et l'attira ainsi aux plaisirs de Vénus. Nicandre (de Colophon) est l'auteur de cette croyance : elle n'était possible que de la part d'un grec !].

[Celui-ci (Pan), puisqu'il est le dieu de la nature entière, est représenté par les poètes en train de lutter avec Amour, et vaincu par lui, car, comme nous le lisons, « Amour vainc toute chose » (B10, 69). Ainsi Pan, selon les mythes, est dit avoir aimé la nymphe Syrinx : comme il la suivait, celle-là, ayant imploré le secours de Terre, fut changée en roseau. Pan le coupa, en guise de consolation à son amour, et s'en fit une flûte.]

*Omnia*, « toute chose », traduction latine de Pan, revient en effet à dire que la « Nature entière » est soumise à Éros. Des plus petits au plus grands, tous les êtres subissent sa loi : même les dieux, Apollon, Silvain ou Pan, venus, en B10, apaiser Gallus, en attestent :

*Ad B10, 26: ... nam Apollo amavit Daphnen, Pan Syringa, Silvanus Cupressum.*

[Car Apollon aime Daphné, Pan Syrinx, Silvain Cypressus]

*Ad B10, 28 : AMOR NON TALIA CURAT quasi expertus <in Syringa> loquitur.*

[« Amour ne s'occupe pas de telles choses », (Pan) parle là comme par expérience < envers Syrinx >]

La seule consolation serait le chant bucolique, mais il reste sans effet sur Gallus. Virgile ne cherche pas d'autre dieu que Pan pour sa démonstration. Mercure ne joue aucun rôle chez lui, bien que dieu arcadien et père de Pan, dont Servius (*ad E8, 138*) rappelle qu'il est pourtant lui aussi un *auctor eloquentiae et lyrae* [découvreur de l'éloquence et de la lyre]. Rien ainsi sur l'invention de la lyre ou le vol des troupeaux d'Apollon, Mercure étant sans doute un dieu trop sophistiqué, moins proche des forces brutes de la nature comme l'est Pan.

Par contre, les mythes concernant Aréthuse ont amplement retenu l'attention de Virgile. Elle est pour lui celle qui roule sous les flots siciliens pour rejoindre la Sicile. Servius (*ad E3, 694 & B10, 4*) reprend l'ensemble du mythe : Aréthuse, une chasseresse (*uenatrix*) venue se baigner dans l'Alphée, est obligée, pour le fuir, de gagner par des routes secrètes (*per secretos meatus*) la Sicile, où elle devient la fontaine connue de l'île d'Ortygie, à Syracuse. C'est le même mythe que Daphné fuyant Apollon : celui de la résistance à la passion impérieuse. Mais l'intérêt que Virgile porte à la nymphe, précise Servius, c'est qu'elle lui permet de rejoindre l'idylle théocritéenne :

*Ad B10, 1 : per Arethusam autem musam Siculam, id est bucolicum Theocritium inuocat carmen*

[Or, par Aréthuse, il invoque la muse sicilienne, c'est-à-dire le chant bucolique propre à Théocrite.]

Car Aréthuse est le pendant féminin de Pan, celle qui se défend de l'amour (*subi*) et qui devient une muse de la bucolique arcadienne. SD puis Servius (*ad B7, 21*) en énoncent la raison, quand ils rappellent que les nymphes des sources étaient vénérées, en Béotie, à l'égal des Muses, que la source Libéthra avait inspiré Hésiode (la poésie sacrée) et l'Hippocrène les Hippocrénides (l'épopée). Dans le même ordre d'idée, dit Servius, Aréthuse est une muse :



*Ad B7, 21 : ut autem poetae inuocent nymphas, sicut hoc loco, item in fine « extremum hunc Arethusam mihi concede laborem » haec ratio est, quod secundum Varronem ipsae sunt nymphae quae et musae.*

[Or de même que les poètes invoquent les nymphes, de même on le fait en ce lieu (à Libéthra), et c'est la même raison qui prévaut à la fin (des *Bucoliques*) : « Accorde-moi, Aréthuse, cette ultime tâche » (B10, 1), parce que, selon Varron, les Nymphes sont les mêmes que les Muses.]

Cette muse, qui manquait à la poésie bucolique, devient, avec l'appui de Varron, Aréthuse. Mais loin de représenter exclusivement la Sicile, comme le pense Servius (*ad B10, 4*), elle réunit aussi son autre bord qu'est l'Arcadie. On voit donc encore comment Virgile ne développe pas pour eux-mêmes ces mythes arcadiens, mais en exploite le sens à ses propres fins, au prix de quelques obscurités qui nécessitent un commentaire.

### 1.3. Une Arcadie allégorique

Les bergers-poètes « arcadiens » des *Bucoliques* n'ont rien à voir avec ceux dont Polybe (V, 4) loue les qualités poétiques. Ils sont « allégoriques » (*allegoricos, ad B10, 31*), dit Servius, et nullement de « vrais » (*re vera*) arcadiens, comme le montre le début de B7 :

*Ad B7, 4 : ARCADES AMBO non re uera Arcades - nam apud Mantuam res agitur -, sed sic periti, ut eos Arcades putares: nam et paulo post dicturus est "soli cantare periti Arcades".*

[« Arcadiens tous deux » : ce ne sont pas des Arcadiens pour de vrai – car la scène se déroule à Mantoue – mais ils sont si expérimentés qu'on les prendrait pour des Arcadiens : car un peu plus tard, il sera en train de dire : « Arcadiens, vous seuls expérimentés pour chanter » (B10, 32).]

« Arcadien » désigne une *peritia* (expérience), non une relation géographique. De même, dit SD, le « Corycien » de Tarente (G4, 126) est avant tout un maître dans l'art du jardinage<sup>21</sup>. « Arcadien » est donc le propre de la maîtrise supérieure de la poésie, et, au premier chef, de la poésie panesque, qui possède son propre jury (*Arcadia iudice, B4, 58 & 59*) et un critérium très élevé, renversant la hiérarchie ordinaire des styles poétiques :

*Ad B4, 58 : PAN ETIAM redit ad rustica numina: nam satis excesserat dicendo Linum poetam, Orphea theologum. ARCADIA IUDICE quae ei fauet, ubi colitur.*

[«Pan aussi»: il revient aux divinités rustiques (après avoir parlé de Linos et Orphée) : car il a suffisamment surpassé par ses propos le poète Linus, le théologien Orphée. « Avec l'Arcadie pour juge » : c'est elle qui le favorise, c'est là qu'il est honoré.]

---

<sup>21</sup> *Ad G4, 127 : < Alii Corycium non natione, sed peritia, quod haec gens studiose hortos colat. Et sic dictum est, ut "Arcades ambo. » > [D'autres (disent que le vieillard est) Corycien, non par sa nation, mais par expérience, car cette nation cultive avec application les jardins. Et il a de même été dit : « Arcadiens tous les deux »].*

La poésie arcadienne, malgré l'humilité qu'elle revendique, peut parfaitement s'élever au-dessus des styles réputés plus nobles, l'élégie (Linos), ou la poésie sacrée (Orphée)<sup>22</sup>. De plus, on voit bien que le paysage des *Bucoliques* est souvent le prétexte pour mettre en scène des personnages contemporains puissants, et qui ne se sentent pas dévalorisés pour autant. La thèse allégorique de Servius est donc parfaitement justifiée et, montre que Virgile parle non d'une Arcadie grecque mais d'une Arcadie *transposée*. Il s'agit de « faire arcadien », c'est-à-dire de pratiquer l'*arcadicité* : avoir une vie simple, un goût élevé pour la poésie, une défiance pour la passion qui dépossède de soi.

Les noms des bergers permettent souvent, dit Servius, de faire transparaître la qualité de leur propriétaire<sup>23</sup> : Mélibée a « le souci de ses bœufs », Pamphilus est « tout amour », et Tityre :

[*Praefatio ad Bucolicas*] *Laconum lingua tityrus dicitur aries maior*

[Dans la langue des Laconiens, on appelle tityre le bouc plus âgé]

Tityre est le nom du bouc qui marche en tête du troupeau (*qui gregem anteire consuevit*) et le dirige. Ce nom vient de Laconie, non d'Arcadie, sa région voisine, mais il n'en vise pas moins par son sens une Grèce archaïque et pastorale. Or Servius montre bien que le Tityre qui, en B1, introduit le recueil, joue ce rôle de guide :

*Ad B1, 1 : ... hoc loco Tityri sub persona Vergilium debemus accipere ; non tamen ubique, sed tantum ubi exigit ratio. Quod autem eum sub fago dicit iacere, allegoria est honestissima, quasi sub arbore glandifera, quae fuit uictus causa.*

[A cette place, nous devons comprendre que, sous le masque de Tityre, il s'agit de Virgile ; pas partout cependant, mais seulement là où l'exige la raison. Or le fait qu'il dise être étendu sous un hêtre est une allégorie des plus honnête, comme s'(il disait être étendu) sous un arbre porteur de glands, qui fut bien l'origine de la nourriture.]

Tityre est un avatar de Virgile, mais ce n'est pas un bouc ! Il n'est étendu que pour signifier son lien symbolique à une Arcadie mythique. Que Servius défende à ce point la moralité de la scène, en la qualifiant de *honestissima*, sous-entend à quels quolibets elle pouvait se prêter. Jusqu'à quel point Virgile a eu conscience de ces effets, c'est autre chose. Tityre allongé sous

---

<sup>22</sup> *Ad B4, 55* précise que ce n'est pas une arrogance de Virgile, mais qu'elle est conforme moins aux forces du poètes qu'à la nature de son sujet : *tanta est materia tuae laudis, ut etiam humile ingenium in ea supra omne possit excellere* [Si grande est la matière de ta louange (celle du fils de Pollion dont B4 célèbre la naissance) que même un génie humble peut en la célébrant réussir à exceller]

<sup>23</sup> Cf Vallat, 2006. Servius propose une lecture « allégorique », sans en faire une lecture « à clé ». Si Silène lui paraît être l'avatar de Siron (B6), ou César celui de Daphnis (B5), il ne se prononce pas sur bien d'autres bergers.

son hêtre - tranquille, oisif, s'appliquant au chant<sup>24</sup> - est le propre de l'arcadicité, et si certains ont vu en lui la marque de l'épicurisme, on peut concevoir qu'il n'ait pas dû plaire aux représentants de la stricte morale des *maiores*. Le rattacher aux Arcadiens permettait sans doute d'en atténuer le côté provocant :

*Ad B1, 1 : antea enim homines glandibus uescebantur, unde etiam fagus dicta est ἀπὸ τοῦ φαγεῖν. Hoc uidetur dicere : iaces sub umbra fagi in agris tuis, tuas retentans possessiones, quibus aleris, sicut etiam glandibus alebantur ante mortales.*

[Bien avant en effet, les hommes se nourrissaient de glands, raison pour laquelle le « hêtre » (*fagus*, un chêne vert) a reçu son nom du « fait de manger » (*tou fagein*). Ceci semble vouloir dire : tu es étendu sous l'ombre d'un hêtre dans tes champs, gardant pour toi tes possessions, dont tu te nourris, tout comme autrefois les mortels se nourrissaient de glands.]

L'arcadicité que le Tityre virgilien exhibe au seuil du recueil tient à peu de choses : une propriété à soi (*possessio*) ; une vie simple se suffisant d'une nourriture grossière (*fagus*), le gland constituant la nourriture mythique des arcadiens avant la culture du blé ; le loisir mis à la musique ; l'amour (*Amaryllis*). Bien plus que la pose du Thyrsis de la *Première Idylle*, elle s'affiche ici comme une revendication en faveur de la paix, et ce propos remporta un vif succès en cette fin de République très troublée. La plupart des bergers des *Bucoliques* ne sont ainsi que des Italiens qui aimeraient vivre *comme* des Arcadiens, et qui jouent à l'être. Ils n'ont pas à prendre des noms strictement arcadiens, Tityre, comme les autres se trouvant déjà chez Théocrite. C'est la différence d'*esprit* apportée par Virgile à l'œuvre grecque imitée qui mérite l'attention. D'autres noms ont des consonances arcadiennes, mais Servius ne les explicite pas : rien sur *Menalcas*, le « Ménalien », autre avatar possible de Virgile, ni sur Alphésibée qui pourrait avoir, parmi d'autres sens, « la voix de l'Alphée ». Ces poètes formaient-ils un cercle littéraire de cisalpins comme cela a été parfois imaginé ? Servius ne le dit pas. Nous sommes en tout cas loin de l'Arcadie grecque, et Virgile veut extraire, sous cette appellation, une quintessence poétique représentative d'un art de vivre.

#### 1.4. Un *carmen* sacré

Virgile ne s'attarde guère sur l'aspect sauvage Pan, habitant des forêts, car il le sublime dans sa fonction musicale qui montre le dieu capable de réunir, grâce au chant de la flûte, *tous* les êtres, éléments, hommes ou animaux :

---

<sup>24</sup> *Ad B1, 1* (début de la scolie) : *inducitur pastor quidam iacens sub arbore securus et otiosus dare operam cantilena...* [Un berger est introduit, allongé sous un arbre, tranquille et ayant le loisir de mettre son occupation au chant...]

[Ad B8, 24 - SD:] < ... *qui fistula canere primus invenit, quia calamos in usum cantilenae adducens inertes esse non passus est, id est otiosos, sine arte...* >

[(Pan) qui trouva le premier à chanter avec la flûte, puisque appliquant les chalumeaux à l'usage du chant, il ne souffrit pas qu'ils restassent inactifs, c'est-à-dire au repos, sans art...]

Le caractère existentiel et universel de ce chant se révèle dans plusieurs *Bucoliques*, et suscite parmi les bergers des émules. Le plus emblématique, au centre du recueil, est le Daphnis mythique, sicilien à qui Pan apprit la musique, et qui parvient, chez Virgile, à transcender sa condition mortelle<sup>25</sup>. Mais cette réussite est exceptionnelle, les bergers des *Bucoliques* connaissent rarement une vie « idyllique », ils cherchent plutôt la consolation.

En B8, 17-61, le berger Damon ponctue sa partie chantée par le refrain : *Incipe, Maenlios mecum, mea tibia, uersus* [Entreprends avec moi, ma flûte, les vers du Ménale<sup>26</sup>]. Servius (*ad* B8, 21) relève que Virgile a composé ce refrain (*hunc uersum*) à l'imitation de Théocrite (*ad imitationem Theocriti*), dans la *Pharmaceutria* (*Magicienne, Id. II*). Les *versus Maenlios* seraient donc censés posséder la même vertu magique que celle du refrain formulaire répété par Cimétha pour ramener son amant, mais il n'en est rien : Damon ne parvient pas à ramener à lui Nisa, fait ses adieux aux forêts et dit qu'il se jettera dans les flots (B8, 60). Servius ajoute *ad* B8, 22 une scolie fort intéressante :

ARGUTUMQUE NEMUS *garrulum, stridulum, ut "forte sub arguta consederat ilice Daphnis"*. PINOSQUE LOQUENTES *ideo hoc ausus est dicere, quia dicturus est "semper pastorum ille audit amores"*. *Sic etiam in prima ecloga « formosam resonare doces Amaryllida silvas », sic et in Aeneide "dant sonitum rauci per stagna loquacia cygni"*. < « Amores » *vero cantica de amoribus.* >

[« Forêt sonore », bavarde, bruissante, comme (dans le vers) « Daphnis se trouvait assis sous une yeuse sonore » (B7, 1). « Pins loquaces » il a osé dire ceci parce qu'il s'apprête à dire : « toujours celui-là (le Ménale) entend les amours des bergers » (B8, 23). Ainsi de même dans la première *Églogue*, (il dit :) « Tu apprends aux forêts à redire le doux nom d'Amaryllis » (B1, 5), et de même dans l'*Énéide* : « les cygnes aux voix rauques émettent un cri à travers les étangs jaseurs » (E8, 458). < « Amours », en fait des chants d'amour. >]

---

<sup>25</sup> *Ad* B5, 20, SD explique sa naissance, son nom, son formation musicale avec Pan (*quem Pan musicen docuisse dicitur*, [Pan, dit-on, lui enseigna la musique]), ses amours avec une nymphe anonyme qu'il trompa avec la fille d'un roi, ce qui lui valut de perdre la vue. Mercure emporta alors Daphnis au ciel, fit jaillir à la place en Sicile une fontaine éponyme qui reçoit chaque année un sacrifice.

<sup>26</sup> Ce refrain, repris dix fois (v. 21, 25, 29, 32, 37, 43, 47, 52, 58) avec une variante finale (v. 62) par *desine* [cesse], au lieu d'*incipe*. Servius nomme ce vers intercalaire (*uersus intercalaris*) parce qu'il est interposé (*interponitur*) entre un petit nombre de vers qu'il complète, à la façon dont des jours et mois intercalaires du calendrier.

Chez Virgile, la nature parle. Ses forêts, ses étangs sont *loquentes, loquacia*. Cette figure supposant les pins doués de parole est pour Servius une audace, atténuée par le fait qu'il faut comprendre que le Ménale sert de théâtre aux bergers, et, ajoute SD, qu'ils y chantent des chants d'amour. Toutefois, l'image est bien là, et récurrente, comme le souligne Servius : la nature virgilienne est attentive, elle tisse une interaction entre le berger et elle. La forêt, les pins, arbres tutélaires de Pan, parlent et écoutent. Ils écoutent les bergers, à *travers* leurs chants, partageant le bonheur de Tityre, ou la déconvenue de Damon. Cette *physis* arcadienne est un grand Pan, douée de sensibilité, qui comprend les revers infligés par Éros.

Pan ayant trouvé sa consolation dans des chalumeaux qu'il n'a pas laissés à l'abandon, les *Bucoliques* sont des contre-élégies qui tentent d'apporter des remèdes « arcadiens » à la passion : le travail rustique (B2), l'expérience du sacré (B5) et, surtout, la poésie panesque, dont le chant semble sauver Tityre (B1), ou Corydon (B2, 31). Sous cet angle, l'Arcadie virgilienne est une tentative de s'accommoder de la dictature du désir, qui reste néanmoins toujours la plus forte, comme l'épicurisme l'avait abondamment répété.

Dans sa *Préface* au commentaire des *Bucoliques*, Servius rappelle que l'aspect rustique du *carmen bucolicum* provient d'anciens hymnes grecs en l'honneur de divinités rustiques, et qu'il confère au genre son style humble (*humilis character*), à ses personnages une simplicité éloignée de toute sophistication<sup>27</sup>. Simplicité et sacré sont ainsi les deux qualités essentielles de cet art, inventé par un dieu sauvage, qui le premier, l'a fondé (*primus instituit*, B2, 32). Retenir essentiellement Pan parmi ces fondateurs, comme le fait Virgile, montre que le poète considère l'invention de la musique comme un art premier, capable de répondre à un souci lui aussi premier des mortels, tout comme, en G1, 122-123, les hommes doivent se montrer ingénieux et répondre par l'art (*per artem*) aux premiers soucis (*curis*) que leur envoie Jupiter. Le souci majeur des *Bucoliques*, c'est la passion (*amor*) qui ronge le cœur, et que les bergers partagent avec des dieux rustiques qui ont maintenu avec eux, non pas un âge d'or, mais une présence sacrée :

*Ad B8, 63 : ... superiora utcumque dicta sunt, sequentia non nisi a numinibus poterunt explanari. Sane ita debemus accipere, pastores hos referre quod aliquando in Arcadia audierunt...*

[(Sur l'invocation aux Piérides :) Les propos qui suivent, comme ceux qui ont été prononcés plus haut, ne pourront être développés sans le recours aux puissances divines. Nous devons ainsi

---

<sup>27</sup> *Pr. ad buc.* : Parmi les *numina rustica* cités : Diane, Apollon Nomios, Pan mais aussi les Faunes, Nymphes et Satyres. Concernant les personnages : *nam personae hic rusticae sunt, simplicitate gaudentes, a quibus nihil altum debet requiri* [car les personnages sont ici rustiques, joyeux par leur simplicité, et auprès de qui rien d'élevé ne doit être recherché].

comprendre que les bergers présents (Damon, Alphésibée) rapportent ce qu'ils ont entendu un jour *en Arcadie...*]

L'*Arcadia* nommée ici par Servius dessine cet horizon où la passion reçoit un écho auprès des dieux, grâce au chant, et essaie de se sortir d'elle-même. Cela n'est pas suivi de succès à tout coup, comme on le voit pour Damon (en B8) ou Gallus (B10). Mais la bucolique virgilienne projette l'idée d'une efficace cosmique dont Pan est la figure totale :

*Ad B2.31 : Pan deus est rusticus in naturae similitudinem formatus, unde et Pan dictus est, id est omne: habet enim cornua in radiorum solis et cornuum lunae similitudinem; rubet eius facies ad aetheris imitationem; in pectore nebridem habet stellatam ad stellarum imaginem; pars eius inferior hispida est propter arbores, virgulta, feras; caprinos pedes habet, ut ostendat terrae soliditatem; fistulam septem calamorum habet propter harmoniam caeli, in qua septem soni sunt, ut diximus in Aeneide "septem discrimina vocum"; καλαύροπα habet, id est pedum, propter annum, qui in se recurrit.*

[Pan est un dieu rustique, formé à la ressemblance de la nature, d'où son nom de Pan, c'est-à-dire le tout : il a en effet des cornes ressemblant aux rayons du soleil et aux cornes de la lune ; sa face rougit, à l'imitation de l'éther ; il possède sur la poitrine une nébride constellée à l'image des étoiles ; sa partie inférieure est velue à cause des arbres, des buissons, des bêtes sauvages ; il a des pieds de bouc, pour montrer la solidité de la terre ; il a une flûte à sept chalumeaux en raison de l'harmonie du ciel, dans lequel se trouvent sept sons, comme nous l'avons dit pour l'*Énéide* : « sept distinctions de voix » (E6, 646) ; il a une *kalaurops*, c'est-à-dire une houlette, en raison de l'année qui revient en cycle sur elle.]

La nature cosmique de Pan ne s'arrête pas aux montagnes et aux forêts, mais elle réunit en elle la terre et le ciel, chacun de ses traits physiques ou vestimentaires appelant une comparaison avec un élément. Pan, dit plus loin Servius, entretient une ressemblance même avec Jupiter, le dieu céleste :

*Ad B10, 27 : facie rubra pingitur Pan propter aetheris similitudinem: aether autem est Iuppiter.*

[Pan a la face peinte en rouge à cause de la ressemblance avec l'éther : or Jupiter est l'éther]

La teinte rouge rituelle montre que Pan n'est pas seulement rivé à la terre, mais qu'il comprend intimement l'action du ciel sur le sol, et la nature cyclique des saisons. Il n'est donc pas fortuit de faire de Jupiter un dieu « pastoral », qui garantit un ordre du monde primitif qu'il a institué. Les bergers de B3, 60 lui rendent hommage en ce sens, ne trouvant pas incongru de trouver leur « principe à partir de Jupiter » (*ab Ioue principium*). Servius commente ce passage, en le rapprochant d'Aratos et de Lucain :

*Ad B3, 60 : uel musae meae ab Ioue est principium, uel o musae sumamus ab Ioue principium. Est autem Arati, qui Ἐκ Διὸς ἀρχόμεσθα, τὸν οὐδέποτ' ἄνδρες ἐῶμεν ἄρρητον. IOVIS OMNIA PLENA Lucanus « Iuppiter est quodcumque uidet, quodcumque moueris », ipse alibi : « spiritus intus alit, totamque infusa per artus mens agitat molem » : ipse enim est spiritus, sine quo nihil mouetur aut regitur.*

[Ou bien le point de départ de mes muses est Jupiter, ou bien, ô muses, prenons notre point de départ à partir de Jupiter. Or ceci est d'Aratos, qui (chante) : « Commençons avec Zeus, ne le laissons jamais non célébré par nos chants » (*Phén.*, 1 ; *Théocr.*, Id. XVII, 1). « Tout est plein de Jupiter » : Lucain dit : « Jupiter est ce tout ce que tu vois, tout ce en quoi tu te meus » (*Phars.*, IX, 580), et (Virgile) lui-même ailleurs : « Un souffle nourrit (le ciel et la terre) de l'intérieur, et l'esprit, répandu à l'intérieur à travers ses membres, en agite la masse entière » (E6, 726) : en effet, le souffle est lui-même ce sans quoi rien ne se meut ou ne s'opère.]

Autre Pan, Jupiter est un dieu universel, que les Stoïciens considèrent comme principe premier, manifeste dans l'*air*, élément physique traversant toute chose pour lui donner vie. Le vers *Iouis omnia plena* crée une réversibilité entre Jupiter et Pan : Jupiter, principe aérien et céleste, anime le tout (*omnia*), et ce Tout (Pan) est plein de Jupiter. Poétiquement, cela suscite une connivence entre le ciel et la terre, et les bergers, situés « en bas », humbles, n'en sont pas moins « en haut », complémentaires de cette partie céleste dont Daphnis fait l'expérience en B5. Jupiter est ainsi, non moins que Pan, un dieu « arcadien », puisqu'il permet de renvoyer à un ordre stable du monde. Cet usage d'un *carmen* sacralisé montre une différence entre Virgile et ses prédécesseurs « profanes », Catulle ou Lucrèce, qui sans être athées, pensent que les dieux ont durablement déserté ce monde.

## 2. L'Arcadie de l'origine

Les *Géorgiques* articulent un propos mythique à un discours programmatique de reconstruction de l'Italie. Ce propos, plus exhortatif que strictement agraire, est cette fois inspiré d'Hésiode, autre poète sacré, et livre une interprétation sur le sens du temps et du destin. Il s'agit de montrer aux contemporains une autre voie que celle qui a conduit aux guerres fratricides, une voie en prolongement de l'âge arcadien incarné par Jupiter.

### 2.1. Le cycle de Jupiter

Les *Géorgiques* reviennent sur un temps *ante Iovem* (avant Jupiter, G1, 125) qui fut celui de l'âge d'or et d'une terre prodigue. Mais cet âge est aussi celui du *uetermus* (G1, 124), cette

léthargie dans laquelle Saturne retient les hommes et les vieillit prématurément. C'est entre ces deux âges que Virgile pose sa réflexion, dès les *Bucoliques*, refusant la fatale dégénérescence des quatre âges hésiodiques et orphiques<sup>28</sup>. S'il veut croire, en B4, à un retour des *Saturnia regna* (B4, 6), il est surtout soucieux de la manière de les faire durer et prospérer, à travers la figure d'un enfant divin, qui est un grand rejeton de Jupiter (*magnum Iovis incrementum*)<sup>29</sup>. En B6, 41, les mêmes *Saturnia regna* sont évoqués aux côtés du Déluge, à travers les « pierres jetées de Pyrrha » (*lapides Pyrrhae iactos*). Servius note ici un changement de l'ordre chronologique<sup>30</sup>, mais Virgile ne cherche-t-il pas ainsi à montrer que le Déluge est le résultat d'une suite de maux qu'il énonce ensuite, dont l'âge d'or, au même titre que les grandes passions mythiques (Hylas, Pasiphaé). E8, 319-327 dit, de même, que Saturne en venant s'installer dans le Latium pour fuir Jupiter, instaure une paix dorée qui finit par se détériorer d'elle-même, dans un glissement subreptice du temps (*paulatim*) qui fait perdre sa couleur à cet âge (*decolor aetas*) et déclenche la rage de la guerre (*belli rabies*) et la passion de posséder (*amor habendi*, E8, 327).

Servius n'explique pas ici (*ad* B6, 41) les causes du Déluge, contrairement à SD qui relate deux raisons : dans la première, d'origine orphique, le genre humain a hérité de la férocité des géants, et se voit châtié, excepté Pyrrha et Deucalion ; la seconde est arcadienne :

*Ad B6, 41 : < alii dicunt Iovem Lycaonem, quod ei filium suum apposuisset epulandum, ipsum quidem fulmine peremisse, fecisse vero diluvium, quo homines perirent, exceptis Pyrrha, Epimethei filia, et Deucalione, Promethei filio, qui Parnasi montis altitudine defensi a diluvio sunt et hominum genus, ut supra dictum est, reparaverunt. >*

[D'autres disent que Jupiter, parce que Lycaon lui avait proposé son fils à manger, le fit périr lui-même de sa foudre, et causa de fait le déluge, au cours duquel les hommes périrent, excepté Pyrrha, fille

<sup>28</sup> *Ad* B4, 10, SD mentionne d'autres sources possibles à cette pensée cyclique, en citant Nigidius Figulus : < Nigidius de diis lib. IV : "quidam deos et eorum genera temporibus et aetatibus (dispescunt), inter quos et **Orpheus** primum regnum Saturni, deinde Iovis, tum Neptuni, inde Plutonis ; nonnulli etiam, ut magi, aiunt, Apollinis fore regnum : in quo videndum est, ne ardorem, sive illa ecpyrosis appellanda est, dicant". > [Nigidius, au livre IV *Des Dieux* (dit) : « Certains (divisent) les dieux et leurs races en temps et âges, parmi lesquels Orphée lui-même (qui les divise) en règne de Saturne, ensuite de Jupiter, puis de Neptune, enfin de Pluton ; certains disent même, comme les magies, qu'il y aura un règne d'Apollon : en quoi il faut faire attention qu'ils ne parlent pas de la déflagration (finale) ou de ce qu'il faut appeler (en grec) *ecpyrosis*.]

<sup>29</sup> SD, *ad* B4, 49 ne commente pas l'hypallage, et dit seulement : < sane Iouem merito puerorum dicunt incrementa curare, quia cum pueri togam uirilem sumpserint, ad Capitolium eunt > [On dit certes à juste titre que Jupiter prend soin de la nourriture des enfants, puisque les enfants, lorsqu'ils ont pris la toge virile, se rendent au Capitole.]

<sup>30</sup> *Ad* B6, 41: *fabularum ordinem vertit : nam quo tempore Saturnus regnavit, in terris non fuit diluvium, sed sub Ogyge, rege Thebanorum. Secundum autem diluvium fuit sub Deucalione et Pyrrha. sane sciendum, et per diluvium et per ecpyrosin significari temporum mutationem.* [Il change l'ordre des mythes : car, à l'époque où Saturne régna, il n'y eut pas de déluge sur terre, mais il eut lieu sous Ogygès, roi de Thèbes. Mais un second déluge eut lieu sous Deucalion et Pyrrha. Il faut bien savoir que par déluge et ecpyrosis, on veut signifier un changement des temps.]



d'Épiméthée, et Deucalion, fils de Prométhée, qui se protégèrent du déluge grâce à la hauteur du mont Parnasse, et qui réparèrent, comme cela a été dit au-dessus (dans la première explication), le genre humain.]

Toutefois Servius a déjà donné quelques détails de cette hospitalité particulière :

*Ad E1, 731 : Exemplo Lycaonis, qui cum hospites susceptos hospitio necaret, a suscepto Ioue, postquam ei epulas humanas adposuit, uersus in lupum, ostendit hospitii iura non esse uiolanda.*

[Selon l'exemple de Lycaon, qui, tandis qu'il tuait ses hôtes à qui il avait donné l'hospitalité, fut changé en loup par Jupiter qu'il avait reçu, une fois qu'il lui eut apporté de la nourriture humaine, ce qui montre que l'on ne doit pas violer les droits de l'hospitalité.]

Ce Lycaon est le père de Callisto, le grand-père d'Arcas, le premier Arcadien. Son châtement, la lycanthropie, est un des mythes qui concernent le mont Lycée, amplement relaté par Ovide (*Mét.* I, 163-252). Mais Virgile ne développe pas ce point, on l'a dit, pour ne pas donner de l'Arcadie une image négative.

## **2.2. Une descendance née de la terre**

En G1, 125, il met ainsi en scène une *mutatio*, une rupture dans le temps. Jupiter met fin à l'âge d'or, à sa coupable indolence qui entraîne la détérioration des âges. Ce n'est pas pour le poète une occasion de stigmatiser son époque, mais bien de promettre, comme en d'autres endroits de son œuvre, l'apparition d'une nouvelle espèce d'hommes,

*Ad G2, 340 : VIRUMQUE FERREA PROGENIES ex lapidibus ad laborem, < quid creditum est, primo homines e terra natos, a qua humo homines existimabant dictos : > alibi "unde homines nati, durum genus".*

[« Une descendance d'hommes ferreuse » : née des pierres, conçue pour la peine, < selon la croyance disant que d'abord les hommes sont nés de la terre, raison pour laquelle on estimait le mot « hommes » venir de « *humus* » (le sol) : > (comme) ailleurs : « d'où naquirent les hommes, race dure » (G1, 63)]

Ce nouveau genre d'hommes, ce sont les descendants de Deucalion et de Pyrrha, un *durum genus*, dont le mode de vie sera tout autre. En G2, 340, la majorité des éditeurs a corrigé *ferrea* [de fer] en *terrea* [de terre], malgré la leçon des manuscrits ou celle des *Commentaires*<sup>31</sup>. Cette correction s'accorde mieux au sens du vers virgilien décrivant cette descendance en train de sortir la tête des durs labours (*duris caput extulit aruis*, G2, 341). Dans le mythe hésiodique, *ferrea* nous ramène au dernier âge des hommes, le pire, celui des guerres, or ici un nouvel âge

---

<sup>31</sup> Johnston 1980, p. 10.

commence, associé à l'effort. Du reste ni Servius ni SD ne semblent considérer *ferrea* comme un indice chronologique, davantage comme un critère de *dureté*, lié à la conception même de cette protohumanité : née de la terre, à partir de pierres<sup>32</sup>. L'insistance de SD (*e terra, humo*) ajoute de la pertinence à la correction *terrea*, qui est un adjectif déjà employé par Varron pour les retranchements, mais serait un apax chez Virgile<sup>33</sup>.

L'adjectif *durus* offre peut-être une solution à la leçon *ferrea*. Dans le corpus virgilien, *durus* est régulièrement associé à Mars ou à Éros, qui suscitent troubles et guerres<sup>34</sup>. Or ce que les *Géorgiques* mettent en avant, c'est une lutte qu'à cause de Jupiter les hommes doivent mener non entre eux, mais contre les vicissitudes. C'est à ce titre que la nation *de terre* est aussi une nation *de fer* devant lutter avec ses « armes » contre l'hostilité des éléments<sup>35</sup>. La dureté de la nature n'est pas mauvaise en soi, comme le disent déjà les *Bucoliques*<sup>36</sup>, mais le *veternus* (G1, 124), qui les empêche d'en goûter les fruits, l'est. D'une telle lignée (*progenies*), l'âge arcadien, causé par Jupiter, est l'expression, et doit instiller, pense Virgile, son visage nouveau à l'Italie de son temps qui en est l'héritière.

### 2.3. Des Prosélènes aux Aborigènes

Pour Virgile, le Déluge semble le moyen adopté par Jupiter pour se réaccorder à un temps pré-diluvien autre que celui de Saturne. Lorsque le poète représente la naissance du monde (*origine mundi*, G2, 336-345), Servius note encore :

*Ad G2, 342 : INMISSAEQUE FERAЕ SILVIS : immissae pro innatae : neque enim ab alio immissae sunt. ET SIDERA CAELO: hunc ordinem propter Arcadas tenuit, qui se proselenos esse adserunt, id est ante lunam natos : quod et Cicero in Fundaniana commemorat et Statius, qui ait : "Arcades astris lunaque priores."*

[« (Quand) les bêtes furent lancées dans les forêts » : « furent lancées dans » est mis pour « naquirent dans » : et en effet, elle n'y furent envoyées par personne. « ... et que les étoiles (furent envoyées) dans le ciel » : (Virgile) a adopté cet ordre en raison des Arcadiens, qui prétendent qu'ils sont des *proselènes*, c'est-

<sup>32</sup> *Ad G1, 63*, Servius rappelle l'origine du mot peuple en grec : *nam et graece populi λαοὶ dicuntur a lapidibus* [car en grec les peuples se disent *laoi* (pierres), d'après les pierres].

<sup>33</sup> Varron, *De ling. lat.*, V, 48, 5 ; *Res rust.* I, 14, 2, 6.

<sup>34</sup> Par ex. B10, 44 : *duri Martis in armis* [sous les armes du dur Mars] ; E12, 410 : *duro sub Marte* [sous le dur Mars] ; G3, 259 : *durus amor* [le dur amour] ; Servius commente, *ad G2, 501 : ferrea iura* [le droit de fer] par : *dura, inexorabilia, immutabilia* [(droit) dur, inexorable, non-modifiable] et SD < *quia ueniam dare non norunt* > [parce que (les hommes) ne savent pas pardonner].

<sup>35</sup> Sur cette guerre du laboureur avec la terre : G4, 494 : *durus arator* [le dur laboureur] ; G1, 160 : *quae sint duris agrestibus arma* [quelles sont les armes laissées au dur campagnards], et Servius : *arma id est instrumenta* [les « armes », c'est-à-dire les instruments] ; *ad G3, 398 : ferratis capistris id est duris* [les harnais garnis de fer, c'est-à-dire durs].

<sup>36</sup> Sur cette dureté oxymorique de la nature, notamment à l'âge d'or : B4, 30 : *durae quercus sudabunt roscida mella* [les chênes durs distilleront du miel comme la rosée] ; B8, 52 : *aurea durae / mala ferant quercus* [que les chênes durs portent des fruits dorés]. Dans ces deux exemples, il s'agit du chêne de Jupiter.

à-dire des (gens) nés avant la lune ; ce que même Cicéron rappelle, dans son (plaidoyer pour) Fundanius, ainsi que Stace, qui dit (*Théb.*, IV, 275) : « Les Arcadiens antérieurs aux astres et à la lune. »]

Le qualificatif de *prosélènes*, attesté par Cicéron et Stace, fait passer les Arcadiens pour les premiers hommes, apparus à une époque où la lune n'existait pas encore dans le ciel<sup>37</sup>. Cette ancienneté permet d'accréditer leur sens religieux :

*Ad E8, 352 : Sane ad illud adludit quod primi dicuntur Ioui templa et rem diuinam fecisse – Aeacus enim primus in Arcadia templum constituisse dicitur – nec enim longe sunt a Ioue Olympico : unde eos dicit Iouem uidisse, et quod ipsi sunt προσέληνοι, ut ait Statius « Arcades astris lunaque priores » : licet dicat Sallustius Cretenses primos inuenisse religionem, unde apud eos natus fingitur Iuppiter.*

[A l'évidence, (Virgile) fait ici (à propos du Jupiter pressenti sur le Capitole) une allusion au fait que (les Arcadiens) les premiers sont dits avoir édifié en l'honneur de Jupiter des temples, et pratiqué une religion – Éaque a en effet le premier construit, dit-on, un temple en Arcadie – et en effet ils ne sont pas loin (du site) de Jupiter Olympien : c'est pourquoi (le poète) dit qu'ils ont vu Jupiter et parce qu'on les appelle eux-mêmes *prosélènoi*, comme le fait Stace (*Théb.* IV, 275) : « les Arcadiens antérieurs aux astres et à la lune », bien que, pour sa part, Salluste (*Hist. fr.* III, 60 Dietsch) affirme que ce sont les Crétois qui ont les premiers inventé la religion, et que, pour cette raison, c'est chez eux que l'on a imaginé que Jupiter était né.]

Il est notable que cette « antiquité » se rapporte au culte et à la naissance de Jupiter, prestige que se disputaient les Arcadiens et les Crétois. Et si les Arcadiens l'ont emporté pour figurer la première protohumanité (les *προσέληνοι* de Stace), les Crétois ont imposé l'idée d'un Zeus Dictaéen (plutôt que Lycéen<sup>38</sup>). Parmi les autres termes de cette antiquité figuraient ceux, non moins connus, d'Apidanéens, de Balanèphages (« mangeurs de glands »), ou de Dryopes (« à figures de chênes »)<sup>39</sup>. Servius sait que le gland représente la nourriture pré-céréalière, et que le chêne qui le produit est consacré à Jupiter : c'est le *fagus* sous lequel Tityre est étendu (B1, 1), le *quercus* sacré (B7, 24), ou le *robur* ancestral, toutes variétés représentatives du règne de Jupiter<sup>40</sup>. Les premiers êtres nés en sol latin (E8, 314-315) sortent naturellement de ces chênes : ce sont des *indigenae*, c'est-à-dire, explique Servius (*ad E8, 314*), des *inde geniti* [engendrés d'ici], périphrase traduisant le grec *αὐτόχθονες* [autochtones]. Ces êtres, dit Évangre, ont été d'abord des dieux (faunes et nymphes), puis des hommes nés du chêne dur<sup>41</sup>. Servius, qui trouve l'image excessive, l'atténue :

<sup>37</sup> Sur les prosélènes, cf aussi : Pindare, *Frag.*, 84, 8 Bergk ; Ovide, *Fast.*, II, 290 ; Plutarque, *Mor.*, 282a. Selon un historien grec du nom de Théodoros, *Frgt* 62 F2 Jacoby (cité Borgeaud 1979, p.20), l'apparition de la lune « daterait » d'un peu avant la guerre des dieux contre les Géants.

<sup>38</sup> Callimaque, *Hymne à Zeus*, I, 4-14 préfère un Zeus Lycéen, et déclare « tous les Crétois menteurs ».

<sup>39</sup> *Apidanéens* : Apollonios, *Arg.*, IV, 263 ; *Balanèphages* : Hérodote, *Enquête*, 1, 66 ; Pausanias, VIII, 42 ; *Dryopes* : Lycophron, *Frgt* 480 ; Apollonios, *Arg.*, I, 1213 ; Strabon, VIII, 373 ; Pausanias, IV, 34, 9.

<sup>40</sup> *Ad B1, 17 : nam quercus in tutela Iovis est, et huius arboris fructu olim homines pascabantur* [car le chêne est sous la protection de Jupiter, et du fruit de cet arbre les hommes jadis se nourrissaient] ; *ad B7, 24 : "sacra quercu", scilicet Iovi dicata* [“chêne sacré”, car consacré à Jupiter], *id. ad G3, 332 ; ad B8, 29 : Iouis glandes* [glands de Jupiter].

<sup>41</sup> *Ad E8, 314* : Virgile suit ici, selon Servius, la *Théogonie* d'Hésiode, qui fait apparaître, dans l'ordre, les dieux, les demi-dieux, les héros, les hommes innocents (*homines innocentes*), et en dernier les criminels (*ultimos*)

Ad E8, 315 : TRUNCIS ET DURO ROBORE NATI : *hoc figmentum ortum est ex antiqua hominum habitatione, qui ante factas domos aut in cauis arboribus aut in speluncis manebant. Qui cum exinde egrederentur aut suam educerent subolem, dicti sunt inde procreari.*

[« Nés des troncs et du chêne dur » : cette fiction est née de l'antique habitation des hommes, qui, avant la construction de maisons, demeuraient ou en des arbres creux ou dans des grottes. Et lorsqu'ils en sortaient ou menaient au dehors leurs rejetons, on disait qu'ils enfantaient. »]

Ses Aborigènes sont comme les Pélasges dont parle Pausanias (VIII, 1, 4). Ce sont des proto-arcadiens qui succèdent aux prosélènes, et qui tirent leur nom de leur ancêtre et roi mythique Pélasgos, le premier né *en / sur* cette terre (ἐν τῇ γῆ ταύτῃ πρώτος). Servius connaît cette leçon trouvée chez Hésiode :

Ad E2, 83 : *Pelasgi a Pelasgo Terrae filio, qui in Arcadia genitus dicitur, ut Hesiodus tradit.*

[Les Pélasges, d'après Pélasgos, fils de la Terre, qui naquit, dit-on, en Arcadie, comme Hésiode le rapporte.]

Sous le règne de Pélasgos, l'Arcadie se nomme Pélasgie : ses sujets ignorent les techniques (*artes*) et les lois, se nourrit de ce qu'elle trouve, d'herbes et de racines. Ils devront à Pélasgos l'invention de la cabane, le manteau en peau de mouton et la nourriture du gland. De même, les Aborigènes sont d'abord dépourvus du *cultus* [art de vivre] et du *mos* [coutume], qui fonde la civilisation :

Ad E8, 316 : *neque legibus aut imperio cuiusquam regebantur, quia mos est lex quaedam uiuendi nullo uinculo adstricta...*

[Ils étaient dirigés ni par des lois ni par le commandement de qui que ce soit, la coutume étant une sorte de loi qui consiste à vivre sans être lié par aucun lien.]

Ils ne connaissent ni l'agriculture (*iungere tauros*) ni l'astronomie qui permet de définir les saisons et les cycles de semailles. Nés des arbres, ils se nourrissent de ce qu'ils trouvent, au jour le jour (*de die*), dans ou autour des arbres :

Ad E8, 316 : *alebantur aut uenatu montium aut arborum ramis : hinc enim ali debebant ex arboribus nati.*

[Ils se nourrissaient de la chasse des montagnes ou des rameaux des arbres : c'est de cela en effet que, nés dans les arbres, ils devaient se nourrir.]

---

*sceleratos*). Pour Denys, *A.R.* I, 9, les Aborigènes sont l'origine du peuple romain : « des autochtones selon certains, c'est-à-dire un peuple né de lui-même ». Ils sont aussi des *généarchai* ou *protogonoï*, des fondateurs.

Les premières lois que ces Aborigènes reçoivent, de Saturne, des Ausones ou des Sicanes (E8, 328), ne seront pas durables. Entre les Faunes primitifs de la forêt jusqu'à Faunus (au singulier), père de Latinus, existe une permanence de cette nation encore fruste qui la place en attente d'un progrès véritable. C'est Évandre qui en sera porteur et qui arrive, au milieu du Latium pour y fonder une première civilisation, pastorale et paisible. Virgile pense ici les Aborigènes sur un mode arcadien : Évandre est un Pélasgos qui rend possible l'apparition d'un *mos* et d'un *cultus*, et dont découleront des rites (*sacra*), des techniques (*artes*) et des lois. Celui par qui arrive cette civilisation est, chez Pausanias, Arcas.

#### 2.4. *Aristée plutôt qu'Arcas*

Ce que G1, 125 met en scène, avec l'âge de Jupiter, c'est la nécessité du travail agricole (*labor*) et le respect des dieux. Cela correspond à l'Arcadie civilisée d'Arcas, qui voit naître la pratique du bornage<sup>42</sup>, un nouveau régime alimentaire, fondé sur le blé, une autre relation sacrificielle. Si Virgile ne parle pas d'Arcas, Servius et SD le font. En explicitant l'importance de l'astronomie (*ad* G1, 67 et 204), ils reviennent sur le rôle de l'Arcture, indiqué par Virgile, pour la période réservée aux labours, de septembre à octobre. SD évoque seul (*ad* G1, 67) la métamorphose d'Arcas et de Callisto en constellations<sup>43</sup>. Causée par la colère de Junon, elle valut à la mère et à son fils de changer de nom. Celle-là fut désormais appelée Hélicé, en raison de son mouvement circulaire, et correspond à la Grande Ourse ; celui-ci devint Arcture (ἄρκτου οὐρά, « queue de l'Ourse »), correspondant à la Petite Ourse. D'après les *Phénomènes* d'Aratos, traduits par Cicéron, ces constellations arcadiennes consacrent la naissance et de l'astronomie et de l'agriculture, jouant un rôle fondamental tant pour le pilotage en mer que pour le lancement des semailles<sup>44</sup>. La tentative de Pan pour séduire Lune (G3, 392) serait pareillement une traduction mythique montrant l'importance du calendrier lunaire pour connaître la météorologie et tous les cycles végétatifs. Virgile n'en attribue la fonction qu'à Jupiter (G1, 353).

<sup>42</sup> Pour définir la propriété. A ce sujet, *ad* G1, 126 : *limes agro positus* [la limite imposé à un champ].

<sup>43</sup> *Ad* G1, 67 : *alii Arcadem fuisse filium Callistus et Iouis (dicunt : qui) cum matrem in figuram ursae Iunonis (ira transfigurata) uellet occidere, ambo in caelum (a Ioue translati sunt, et) ille Arcturus, illa Helice dicta*. [Les uns disent qu'Arcas fut fils de Callisto et de Jupiter et, alors qu'il voulait tuer sa mère que la colère de Junon avait transfigurée sous les traits d'une ourse, tous deux furent transportés par Jupiter dans le ciel, et appelés lui Arcture, elle Hélicé]. *Ad* E1, 744, Servius rapporte comment Jupiter, métamorphosée en Diane, abusa de Callisto, entraînant la naissance d'Arcas.

<sup>44</sup> Aratos, *Phén.* 91-99, décrit Hélicé suivie d'Arctophylax, conducteur de l'ourse, appelé aussi Bootès (« Bouvier ») ; au-dessous de sa ceinture brille l'Arcture ; sous ses deux pieds la Vierge. Cicéron, *Fragments des Phénomènes d'Aratus*, 79.

Si Virgile n'a pas figuré Arcas, il s'est choisi en Aristée un personnage plus original. Fils d'Apollon et de Cyrène, son origine thessalienne, ou béotienne, ne l'empêche pas d'être un « maître arcadien »<sup>45</sup>. La glose suivante révèle la complexité du personnage :

[Ad G1, 14] ET CULTOR NEMORUM CUI PINGUIA CEAЕ : *Aristaeum invocat, id est Apollinis et Cyrenes filium, quem Hesiodus dicit Apollinem pastorem. Hic, ut etiam Sallustius docet, post laniatum a canibus Actaeonem filium matris instinctu Thebas reliquit et Ceam insulam tenuit primo, adhuc hominibus uacuum : postea, ea relictā, cum Daedalo ad Sardiniam transitum fecit. < Huic opinionem Pindarus refragatur, qui eum ait de Cea insula in Arcadiam migrasse ibique uitam coluisse. Nam apud Arcadas pro Ioue colitur, quod primus ostenderit, qualiter apes debeant reparari, ut ait poeta de hoc ipso Aristaeo : « tempus et Arcadii memoranda inuenta magistri / pandere »...>*

[Par « Habitant des bois, en l'honneur de qui (trois-cents taureaux de neige tondent) les gras (halliers) de (l'île de) Céos », (Virgile) invoque Aristée, c'est-à-dire le fils d'Apollon et de Cyrène, qu'Hésiode (*Éées*) appelle l'Apollon pastoral. Celui-ci, comme Salluste même nous l'apprend, quitta Thèbes, à l'instigation de sa mère, après que son fils Actéon eut été déchiqueté par ses chiens, et il occupa d'abord l'île de Céos, jusqu'alors vide d'hommes : par la suite il la quitta et passa en Sardaigne avec Dédale. < Pindare (*Pyth.* IX, 65) s'oppose à cet avis, lui qui affirme qu'Aristée émigra de l'île de Cée pour se rendre Arcadie et y passa (le reste de) sa vie. Car, chez les Arcadiens il est honoré en lieu et place de Jupiter, parce que, le premier, il montra comment on doit rendre vie aux abeilles, comme le poète le dit au sujet du même Aristée (G4, 284) : « il est temps de révéler la découverte mémorable du maître arcadien »...> ]

Virgile adopte ainsi une leçon de Pindare, et lie Aristée au Jupiter arcadien, dont il est un substitut, ce que le poème virgilien corrobore en suscitant des rapprochements entre Jupiter et les abeilles : non seulement ces abeilles « nourrirent » (*pauere*, G4, 152) le dieu au berceau, mais il les dota, pour les récompenser (*pro qua mercede*) de natures exceptionnelles qui font d'elles une « partie de l'intelligence divine » (*partem diuinae mentis*, G4, 220), et les rendent dépositaires du secret de la vie<sup>46</sup>. Entre Jupiter et Aristée, les liens sont d'ordre spirituel, et le sacrifice d'Aristée sur le Lycée montre l'Arcadie virgilienne est ici une terre plus poétique et métaphysique que celle des historiens et des mythographes.

<sup>45</sup> Ad G4, 283 : ARCADII MAGISTRI : *Aristaei*. < MAGISTRI *Aristaeum dicit, Apollinis et Cyrenes filium, qui primus inuenit, quemadmodum apes possint reparari* > [« Du maître d'Arcadie » : Aristée. < « Du maître » : il veut dire Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, qui le premier découvrit la façon dont les abeilles peuvent être ramenées à la vie]. Servius donne trois fois cette filiation : ad G1, 14 ; G4, 283, G4, 317 (où il ajoute que Cyrène est *filiae Penei, fluminis Thessaliae* [fille du Pénée, fleuve de Thessalie]).

<sup>46</sup> Virgile n'emploie pas de terme signifiant directement la « résurrection » des abeilles. Il parle des *inuenta* d'Aristée, et décrit simplement, en G4, 554-558, les abeilles recommençant à bourdonner (*stridere*), à se réchauffer (*effervere*), puis à s'envoler (*trahi*). Pour sa part, SD utilise *fieri*, « advenir » (ad G4, 17 : *Aristaei qui primus inuenit unde apes fieri possent*) ou *reparari*, « se réparer » (ad G4, 283 : *quemadmodum apes possint reparari*).

### 3. L'Arcadie, reconstruction d'une généalogie

Nous étudierons pour finir comment Virgile a adapté la légende arcadienne en milieu italique, et pas uniquement dans le Latium d'Évandre. Au prix de reconstructions diverses, l'Arcadie continue de remplir le rôle essentiel que le poète lui a conféré dès le début de son œuvre : élaborer une philosophie de vie et de paix. Il lui donne dans l'*Énéide* une dimension historique et politique qui sert, dans une certaine mesure, les ambitions de la *pax augusta*.

#### 3.1. Les cinq migrations arcadiennes vers l'Italie

Denys nous a conservé l'idée la plus complète de ce que put être la théorie pan-arcadienne des origines de Rome (A. R. I, 9-64). Théorie parce que cette légende, comme la légende troyenne, était utilisée par les césariens, puis par le principat, pour accréditer la légitimité du pouvoir qui prenait forme. Parmi les Arcadiens qui s'installèrent en Italie, Denys distingue cinq migrations marquantes : celles des Oenôtres, des « Pélasges », des Pallantéens, des Phénéates, et des Atlaonides. Sans être aussi formel, Virgile, qui n'invente pas cette théorie mais la connaît bien, montre un certain nombre de points de convergence avec elle, ce que les *Commentaires* permettent de souligner.

##### 3.1.1. Pélasges oenotriens

Les Pélasges dont nous parlons ici ne sont plus les proto-arcadiens que nous évoquions auparavant (2.3), mais leurs descendants post-diluviens. Partis de leur foyer originel – une « Pélasgie » arcadienne, voire thessalienne - ce sont des migrants. SD évoque sur ce point une œuvre perdue du mythographe Conon :

*Ad E7, 738 : < Conon in eo libro, quem de Italia scripsit, quosdam Pelasgos aliosque ex Peloponneso conuenas ad eum locum Italiae uenisse dicit, cui nullum antea nomen fuerit... >*

[(À propos des Sarrastes, peuple de Campanie) : Conon dans le livre qu'il écrivit sur l'Italie, dit que certains Pélasges, et d'autres du Péloponnèse, sont venus comme migrants jusqu'à ce lieu de l'Italie, qui n'avait pas reçu de noms auparavant...]

Pour Conon, les Pélasges semblent être des Péloponnésiens (des Arcadiens ?) auxquels se joignent d'autres Péloponnésiens, mais ce qui lui paraît sûr, c'est qu'ils se rendent en Italie et lui donnent un nom. Parmi ces premiers migrants Pélasges, ce sont les Oenôtres qui colonisèrent l'Italie du sud et la nommèrent *Oenotria*, d'après Denys (A.R., I, 13) qui cite à l'appui

Phérécyde. Concernant ces Oenôtres, Servius s'en tient à deux explications hors-champs, mais SD fournit une intéressante confirmation du propos de Denys :

*Ad E1, 532 : OENOTRI COLUERE VIRI : [...] Oenotria autem dicta est uel a uino optimo, quod in Italia nascitur, uel ut Varro dicit ab Oenotro, rege Sabinorum †, < quia alii partem Italiae Oenotriam tradunt ex Arcadia profectum in Italiam uenisse cum Pelasgis et eam sibi cognominem fecisse. >*

[Des hommes, les Oenôtres, l'habitèrent (l'Italie) : or, on l'a appelée Oenotrie soit à partir d'un vin excellent qui naît en Italie, soit, comme le dit Varron (*Rer. Hum.* II, frgt 28), à partir du nom d'Oenotrus, roi des Sabins †, < parce que d'autres rapportent que l'Oenotrie fut une partie de l'Italie, quand, parti d'Arcadie avec ses Pélasges, (Oenotros) lui attribua son nom d'après le sien. >]

La source de SD rejoint celle de Denys qui fait d'Oenôtros un descendant de Pélasgos, parti d'Arcadie avec ses compagnons. Oenôtros, ajoute Denys, est un fils d'un Lycaon II qu'il situe à la quatrième génération (donc sans rapport avec le Lycaon, à qui Pausanias, VIII, 1, 5, attribue les rites des *Lykaia*), fils lui-même d'un Pélasgos II, issu de Zeus et de Niobé.

### 3.1.2. *Pélasges tyrrhéniens*

Concernant les migrants de la deuxième vague, à qui Denys confère seuls le nom de « Pélasges » (*A.R.*, I, 18-20), et une origine thessalienne, ils fondèrent des cités à l'embouchure de Pô (Spina), en Ombrie et en Étrurie. On peut les qualifier de Pélasges Tyrrhéniens, que Denys fait descendre Pélasgos III, à la neuvième génération, fils de Poséidon et de Larissa. Servius évoque ce Pélasgos, à qui il donne pour père Jupiter :

*Ad E1, 624 : PELASGI : Graeci a Pelasgo Iouis et Larissae filio.*

[« Pélasges » : des Grecs descendants de Pélasgos, fils de Jupiter et de Larissa.]

Il commente les mots de Didon qui a entendu parler de rois Pélasges (*reges Pelasgi*), à l'origine de la ville Troie, visant notamment par là Dardanus. A propos de la fondation de Caéré<sup>47</sup>, Servius rédige un scolie très dense où il indique plusieurs sources :

*Ad E8, 600 : VETERES SACRASSE PELASGOS : de his varia est opinio ; nam alii eos ab Atheniensibus, alii a Laconibus, alii a Thessalis dicunt originem ducere, quod est propensius : nam multas in Thessalia Pelasgorum constat esse ciuitates. Hi primi Italiam tenuisse perhibentur. Philochorus ait ideo nominatos Pelasgos, quod uelis et uerno tempore*

<sup>47</sup> *Ad E10, 183* : il attribue aux Pélasges la fondation de Caéré et son nom, tiré du grec χαίρειν [saluer].



*aduenire uisi sunt, ut aues. Hyginus dicit Pelasgos esse qui Tyrrheni sunt : hoc etiam Varro commemorat.*

[Les anciens Pélasges ont consacré (le bois sacré de Caéré à Silvain) : sur ces points l'opinion varie ; car les uns disent que (les Pélasges) tirent leur origine des Athéniens, d'autres des Laconiens, d'autres des Thessaliens, ce qui est plus probable : car il est évident qu'il existe en Thessalie beaucoup de cités de Pélasges. Ce sont les premiers (migrants) qui occupèrent l'Italie, rapporte-t-on. Philochore dit qu'ils ont été nommés Pélasges (« cigognes ») parce qu'ils ont paru arriver avec des voiles et au printemps, comme les oiseaux. Hygin dit que les Pélasges sont ceux qui appartiennent à Tyrrhénus : c'est aussi ce que mentionne Varron.]

Relativement à ce bois sacré consacré à Silvain, Virgile indique une origine très ancienne, que la référence aux Pélasges, et la nature de Silvain, proche de Pan, suffit à renforcer. La source des rapports indécis concernant l'origine des « Pélasges » n'est pas indiquée : sont-ils des Athéniens ? Des Laconiens (qui se substituent ici aux Arcadiens) ? Des Thessaliens ? Peut-être l'attidographe Philochore est-il la source de ces variantes, lui qui tire le nom des Pélasges de la métaphore avec des « cigognes » traversant la « mer » (*pelagos*). Mais Servius a pu aussi bien trouver chez Strabon (V, 3-4) les mêmes références et à Philochore et à la fondation pélagienne de Caéré. Et pour sa part, Strabon évoque nettement, par deux fois, l'origine arcadienne des Pélasges, en se fondant sur Éphore de Cumes<sup>48</sup>. Quant à la fondation de Caéré, attribuée par Strabon (V, 2) à Tyrrhen, fils d'Atys, et venu de Lydie, Servius se suffit là de la double autorité de Varron et de Hygin.

La même hésitation concerne la fondation de Pises, auquel Servius donne plusieurs origines, celle de Péloponésiens venus avec Pélops, ou d'un Tarchon, issu de Tyrrhénos selon la version donnée par Caton<sup>49</sup>.

### 3.1.3. *Pallantéens d'Évandre*

<sup>48</sup> Strabon, *Géogr.* V, 4 : « Éphore incline à penser que les premiers Pélasges furent des soldats, Arcadiens d'origine (ἀνέκαθεν Ἀρκάδας ὄντας), qui donnèrent leur nom à de nombreux compagnons gagés bientôt par leur exemple à la profession des armes, et qui s'acquirent une grande célébrité non seulement en Grèce, mais partout où le hasard poussa leurs pas. » Il suggère qu'Éphore a pu trouver cette origine chez Hésiode qui parle des « fils du divin Lyaon, que Pélasgos jadis enfanta » (ὄν ποτε τίκτη Πελασγός).

<sup>49</sup> *Ad E10*, 179 : *Sane Pisas antiquitus conditas a Peloponneso profectis* [Assurément Pises fut fondée de haute antiquité par des gens partis du Péloponnèse, voire même par ceux qui vinrent avec Pélops en Élide] ; *Cato originum qui Pisas tenuerint ante adventum Etruscorum, negat sibi conpertum; sed inveniri Tarchonem, Tyrrheno oriundum, postquam eorundem sermonem ceperit, Pisas condidisse* [Caton, auteur des *Origines*, dit qu'il n'a pas découvert quels gens occupèrent Pises avant les Étrusques ; mais qu'il a trouvé que Tarchon, issu de Tyrrhénus, après qu'il eut appris leur langue, fonda Pises]. Servius évoque aussi des origines celtes, illyriennes et phocidiennes. Sur la question, Briquel 1990, p. 259 & 364 (1990), Antonelli 2008, p. 117-119.

S'agissant des Pallantéens, qui émigrèrent avec Évandre depuis l'arcadienne Pallantion, et qui fondèrent sur le Palatin la Rome primitive<sup>50</sup>, la tradition en était largement reprise et fortement établie. SD parle à ce sujet d'« historiens de l'Arcadie » : *qui res Arcadum scripserunt*<sup>51</sup>. Il n'en donne lui-même qu'un nom : Varron (*ad E8*, 51), en accord avec Servius, et se référant peut-être au *De gente populi Romani*. Denys (*A. R.* I, 6-7) donne différents antiquaires latins s'étant intéressés à la question : Caton, Valerius Antias, Licinius Macer ou Q. Aelius Tubero<sup>52</sup>. Tandis que Tite-Live (I, 5) demeure très elliptique sur ce point, Servius et SD compilent des sources variées sur la venue mouvementée de cet Évandre qui a traversé la mer :

*Ad E8*, 51 : ARCADES HIS ORIS GENUS A PALLANTE PROPECTUM : *Euander Arcas fuit, nepos Pallantis, regis Arcadiae. Hic patrem suum occidit, suadente matre Nicostrata, quae etiam Carmentis dicta est, quia carminibus vaticinabatur. [ < ... > ] < Ipse autem Euander >, dimissa provincia sua < exilio, non sponte, compulsus > venit ad Italiam et pulsus Aboriginibus tenuit loca, in quibus nunc Roma est, et modicum oppidum fundavit in monte Palatino, < sicut ait Varro "nonne Arcades exules confugerunt in Palatium, duce Euandro?" > .*

[« Les Arcadiens, nation issue de Pallas, partie pour ces rivages » : Évandre fut Arcadien, petit-fils de Pallas, roi d'Arcadie. Il tua son père, sur les conseils de sa mère Nicostrata, qui est aussi appelée Carmentis, parce qu'elle prédisait l'avenir avec des chants. [ < ... > ] < Évandre lui-même > ayant quitté sa province < frappé par l'exil, et non de son plein gré, une fois chassé > vint jusqu'en Italie, et, après avoir chassé les Aborigènes, occupa l'emplacement où se trouve aujourd'hui Rome, puis fonda une modeste place forte sur le mont Palatin, < comme le dit Varron : « des exilés arcadiens n'ont-ils pas fui sur le Palatin, sous la conduite d'Évandre ? » > ]

Exilé, ballotté sur les mers, Évandre est un autre Énée qui doit s'en remettre au destin et aux avis d'Apollon, sauf qu'il est parricide, et guidé par sa mère, la prophétesse Carmentis, là où Énée est guidé par son père Anchise, et soutenu par Vénus sa mère. Virgile élude le parricide inconvenant d'Évandre, en lui donnant en Mercure un plus illustre père arcadien (*E8*, 138). La Pallantion originaire vient donc seulement servir d'accroche prestigieuse à une fondation

<sup>50</sup> *Ad E8*, 313 : *conditor Pallantei, ubi nunc Palatium est : quod non est re vera arx, sed tenet rerum omnium principatum. < Et hic subtiliter videtur significare Romam initium ab Euandro ducere >. [(Évandre) fondateur de Pallantée qui est aujourd'hui le Palatin : ce qui n'est en réalité pas une vraie citadelle, mais (le lieu qui) reçoit le commencement de toutes choses. < Et ceci semble signifier de façon sobre que Rome tire son fondement d'Évandre. >]*

<sup>51</sup> *Ad E8*, 336 (à propos de Carmentis) : *< Alii nympham ideo dictam, quoniam qui res Arcadum scripserunt, tradunt sex feminas ibi fuisse quae nymphae vocarentur, in quis et Carmentem: proprio ergo vocabulo, non epitheto poetico usus est. > [D'autres l'ont dit Nymphé parce que ceux qui ont écrit l'histoire des Arcadiens rapportent qu'il y eut à cette époque six femmes qui étaient appelées nymphes, parmi lesquelles notre Carmentis : (Virgile) a donc utilisé un terme approprié de vocabulaire, et non une épithète poétique. >]*

<sup>52</sup> Denys 1990, notes 29 à 33, p. 214. Les trois premiers livres des *Origines* de Caton étaient consacrés à la fondation et au développement des principales villes d'Italie rattachées par la suite à Rome.

ancienne en sol latin. Les mythographes font dériver de Pallas le nom de la cité. Dans la version arcadienne, Pallas est le fondateur de la famille d'Évandre. SD le donne pour frère de Thésée :

*Ad E8, 54 : < A quibusdam tamen hic Pallas, auctor Euandri generis, Aegei filius fuisse dicitur, qui a fratre Theseo Athenis regno pulsus ad Arcadiam venit et ibi regnum tenuit. >*

[< Néanmoins certains disent que ce Pallas, auteur de la famille d'Évandre, fut un fils d'Égée, qui, chassé par son frère Thésée du royaume d'Athènes, vint en Arcadie et y occupa le trône. >]

Dans la version latine, Pallas est fils d'Évandre et c'est lui qui transmet son nom à Pallantée. Pour Denys (A. R. I, 31-32), qui se fonde sur « certains historiens, dont Polybe » (dans un passage perdu), ce Pallas est né d'Héraclès et de Launa, fille d'Évandre<sup>53</sup>. Servius indique les deux versions, attribuant la première à Virgile, la seconde à Varron et à d'autres, sur laquelle il greffe néanmoins trois variantes différentes de Denys :

*Ad E8, 51 : Hic autem mons Palatinus secundum Vergilium a Pallante, avo Euandri, est dictus, secundum Varronem et alios a filia Euandri Pallantia, ab Hercule vitata et postea illic sepulta, vel certe a Pallante eius filio illic sepulto < inmaturae aetatis: alii a filio Euandri, qui post mortem patris seditione occisus est<sup>54</sup>: >*

[Ce mont Palatin a reçu son nom de Pallas, (I) l'ancêtre d'Évandre, selon Virgile, ou, (II) selon Varron et d'autres, (1) de Pallantia, la fille d'Évandre, qui fut violée par Hercule et enterrée ensuite ici, (2) ou bien, plus certainement de Pallas, son fils enterré ici, < à un âge prématuré : (3) d'autres encore d'un fils d'Évandre qui fut tué dans une sédition après la mort de son père >.]

En fin de scolie E8, 54, SD note que l'existence du Pallas, frère de Thésée et bisaïeul (*proavi*, E8, 54) d'Évandre, n'intéresse pas la geste troyenne :

*Ad E8, 54 : < Et hoc poeta quasi Romanis dicit: nam ad Aenean non pertinet >*

[Et ceci le poète le dit pour ainsi dire aux Romains : car cela n'a pas de rapport avec Énée]

Car Virgile, en rendant à Évandre sa profondeur arcadienne, entend donner du poids à cette seconde légende des origines de Rome, qui va être, tout au contraire, décisive pour permettre à Énée de s'arrimer dans le Latium.

### 3.1.4. Les Phénéates d'Hercule :

<sup>53</sup> Ce Pallas fut tué jeune sur le Palatin, et lui donna son nom. Toutefois ce Pallas, note Denys, ne donne pas lieu à Rome à des sacrifices publics en son honneur, contrairement à ce qui est le cas pour Évandre et sa mère Carmentis.

<sup>54</sup> En *Ad E8, 51*, SD ajoute des *mirabilia* sur la longévité des Arcadiens, susceptible jusqu'à durer trois cents ans ! Il dit qu'Évandre (pour cette raison ?) assassina sa mère. Servius termine la scolie par u-e étymologie facétieuse : *alii a balatu ovium Balanteum volunt dictum, et exinde per antistichon Pallanteum dictum* [D'autres veulent que (Pallantée) ait reçu le nom de Balantée, d'après le bêlement (*balatus*) des brebis, et qu'elle ait été appelée à partir de là, par correspondance de sons, Pallantée.]

Denys dit qu'après sa « conquête de l'Espagne », symbolisée par sa victoire contre Géryon, Héraclès revint en Grèce en passant par le Latium. Il est accompagné par des compagnons arcadiens, des Phénéates (de Phénéos) et des Épéens d'Élis qui resteront pour s'y installer (*A. R. I*, 34, 2). Chez Virgile, Évandre relate ce « passage » d'Héraclès (E8, 190-305), non celui des Phénéates. Ces Phénéates comprenaient pour partie des Troyens qu'Héraclès avait emmenés après sa victoire sur Laomédon. Évandre évoque cependant (E8, 165) le fait qu'il connut, dans sa jeunesse, Anchise, fils de Laomédon, et le conduisit sous les remparts de Phénée (*Phenei sub moenia*).

A défaut de parler des Phénéates, la venue d'Héraclès s'accompagne d'une mutation importante. En étranglant Cacus, dont les philologues et les historiens, dit Servius, font un très injuste serviteur d'Évandre<sup>55</sup>, Héraclès met fin à la pratique de sacrifices humains. Virgile évoque les têtes humaines livides qui pendent à la tête de sa grotte (E8, 197). Denys (*A. R. I*, 38) dit qu'Héraclès fait cesser la coutume sanglante accomplie en l'honneur de Cronos, le Saturne romain, et institue la fête des Argées. Virgile s'en tient à la fondation de l'*Ara maxima*, l'instauration du culte herculéen assuré par la maison Pinaria<sup>56</sup> et secondé par des Saliens<sup>57</sup>. Après le passage d'Hercule, le pays jusqu'alors nommé « Saturnie » par les indigènes, « Hespérie » ou « Ausonie » par les Grecs, change de nom, et devient Italie<sup>58</sup>.

L'intérêt de ce culte est ainsi double : il marque le passage à des rites civilisés ; il renforce les liens entre Troyens et Arcadiens, qui viennent de se reconnaître entre Évandre et Dardanus une origine commune :

*Ad E8, 275 : COMMUNEMQUE VOCATE DEUM : quia Argiuis est Hercules et supra dixit Aeneas tam Graecos quam Troianos de uno sanguine fonte descendere.*

[« Invoquez notre dieu commun (Hercule) » : parce qu'Hercule est argien (grec), et qu'Énée a dit plus haut (E8, 135-142) que les Grecs aussi bien que les Troyens descendent d'une source unique par le sang]

<sup>55</sup> *Ad E8, 190 : [...] Veritas tamen secundum philologos et historicos hoc habet, hunc fuisse Euandri nequissimum seruum ac furem. Nouimus autem malum a Graecis κακόν dici : quem ita illo tempore Arcades appellabant...* [[La vérité cependant, d'après les philologues et les historiens, est la suivante : ce (Cacus) fut un serviteur très injuste d'Évandre et un voleur. Or nous savons que « mauvais » se dit en grec *kakos* : c'est ainsi qu'à cette époque-là les Arcadiens appelaient (ce voleur).

<sup>56</sup> *Ad E8, 269.* Les prêtres sont *pellibus in morem cincti* (E8, 282) [ceints de peaux selon leur usage], soit, dit Servius, *in morem Herculis* [à la manière d'Hercule], soit *quia Pan, deus Arcadiae, pellitus sit, unde Euander* [parce que Pan, dieu de l'Arcadie, se trouve habillé d'une peau, d'où l'habillement d'Évandre]. Il y a confusion, dans le second cas, avec le culte des Luperques qui couraient « nus », *cf infra* 3.2.

<sup>57</sup> *Ad E8, 285,* Servius s'étonne de la présence des Saliens, prêtres de Mars, associés ici au culte d'Hercule, point dont seul Virgile fait mention.

<sup>58</sup> Sur ces différents noms de l'Italie et les hypothèses de Servius, *cf ad E8, 328.* Denys, *A. R. I*, 35, attribue le nom Italie au roi oenôtre Italos, ou bien au bouvillon (*uitulus*) ramené par Hercule.

### 3.1.5. Les Atlaonides, des Arcado-troyens

La thèse visant à faire d'Énée un arcado-troyen est ancienne : les Troyens seraient une nation grecque qui quitta jadis le Péloponnèse. Denys (*A.R.*, I, 61) la dit soutenue par des auteurs anciens<sup>59</sup> qui affirment qu'Atlas fut le premier roi arcadien et habitait sur un mont Caucase, ou Kaucône (Καυκόνιον ὄρος) d'Arcadie. Il eut sept filles, qui devinrent les Pléiades. L'une d'elle, Électre, unie à Zeus, engendra deux fils : Iasos et Dardanos. Ces fils régnèrent jusqu'à un « déluge » (κατακλυσμοῦ) qui les contraignit à émigrer hors de l'Arcadie. Ils se rendirent d'abord à Samothrace, puis en Phrygie<sup>60</sup>. Par sa descendance, Énée vient de ce Dardanos, fils de Zeus<sup>61</sup>. C'est une tradition établie, reconnue par Virgile, qui la relate dès les *Géorgiques* avec la lignée d'Assaracus (*Assaraci proles*, G3, 35) et promet de la graver dans le marbre, ce qui préfigure la composition de l'*Énéide*. Servius explique que cette généalogie, la même que Denys, a pour but de conforter la dynastie des Jules (*ad* G3, 35). Pour intégrer la lignée troyenne aux Arcadiens, Virgile utilise une ficelle mythologique qui n'est pas chez Denys. Cela concerne Évandre. Le poète (E8, 138), lui donne, on l'a dit, Mercure pour père, ce qui lui permet de mettre en lumière la mère du dieu cyllénien, Maia. En rappelant que Maia comme Electre sont l'une et l'autre des Pléiades, filles d'Atlas, il suscite une parenté arcado-troyenne entre Évandre et Dardanus, et donc entre ses descendants. Nous ne connaissons pas d'autre source à cette invention. Servius est muet sur la question, mais critique toutefois une confusion que Virgile commet :

*Ad* E8, 134 : *sane sciendum Atlantes tres fuisse : unum Maurum, qui est maximus ; alterum Italicum, patrem Electrae, unde natus est Dardanus ; tertium Arcadicum, patrem Maiae, unde natus est Mercurius. Sed nunc ex nominum similitudinem facit errorem et dicit Electram et Maiam filias fuisse Atlantis maximi. Nec praeter rationem ait et "maximus" et "Atlas idem Atlas generat" : nam et ipse habuit etiam horum nominum filias, id est Electram et Maiam.*

[Il faut savoir qu'il y eut trois Atlas : le premier, celui qui est le Grand, est maure ; le second est italique, père d'Electre, dont naquit Dardanus ; le troisième est arcadien, père de Maia, d'où naquit Mercure. Mais à présent (à ce vers), il commet une erreur en raison de la ressemblance des noms, et dit

<sup>59</sup> Selon Denys, *A.R.* I, 49-50, un certain Ariaithios (début IIe s. av. J.-C. ?), auteur d'*Arcadica*, affirme qu'Énée habita Orchomène d'Arcadie, et que *Capyai*, au nord de l'actuel Lévidi, serait une fondation troyenne. Un poète arcadien du nom d'Agathyllos (IV<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> s. av. ?) dit dans une élégie : « Il vint en Arcadie et dans l'île il laissa deux filles / Nées de ses amours avec Codonè et Anthémonè. / Lui-même se hâta vers la terre d'Hespérie... »

<sup>60</sup> Hypothèse illustrée aussi par Servius, *ad* E2, 325 : *DARDANIAE : Troiae, aut a Dardano Iouis et Electrae filio, quem quidam ab Arcadia profectum uenisse ad Phrygiam uolunt, alii de Samothracia ad memorata loca uenisse dicunt...* [« (Le jour fatal) de la Dardanie » : de Troie, d'après (le nom) de Dardanos, fils de Jupiter et d'Electre, que certains veulent voir parti d'Arcadie pour se rendre jusqu'en Phrygie, et que d'autres disent parti de Samothrace jusqu'aux lieux qui ont été rappelés...]

<sup>61</sup> Denys, *A.R.* I, 62 énumère cette généalogie : Dardanos, Erichonios, Trôs, Assaracos, Capys, Anchise, Énée. Homère, *Il.*, XX, 215 donne pareillement Zeus comme père de Dardanos.

qu'Électre et Maia ont été les filles d'Atlas le Grand. Mais il l'a dit intentionnellement (puisque il dit) à la fois « Grand » (E8, 136) et « Atlas / le même Atlas engendre (Maia) » (E8, 140-141) : et en effet (Atlas) lui-même eut aussi des filles de ce nom, à savoir Électre et Maia.]

Outre cette confusion sur Atlas, Virgile donne une double généalogie à Dardanus dans l'*Énéide*, l'une arcadienne, l'autre italo-étrusque<sup>62</sup>. De telles difficultés ont-elles pu laisser penser à Virgile que son œuvre était inachevée ? Elles montrent toutefois le principe qui a prévalu dans son esprit, celui de parvenir, à travers les constructions généalogiques qui ont toutes l'Arcadie comme point de focale, à montrer des peuples issus d'un même creuset, et donc sans nécessité de se faire la guerre.

### 3.2. Le Lupercal

Le Lupercal est le lieu cultuel le plus notoire, du temps de Virgile, de la venue des Arcadiens à Rome. Pourtant le poète n'y fait que deux allusions rapides, une fois à la grotte (E8, 343), une autre fois à son culte (E8, 663). En E8, 343, Évandros montre à Énée la grotte « glaciale » (*gelida monstrat sub rupe Lupercal*). Servius explicite le *sub rupe* (sous la roche) et les traditions attachées à l'origine du Lupercal :

*Ad E8, 343 : sub monte Palatino est quaedam spelunca, in qua de capro luebatur, id est sacrificabatur: unde et lupercal non nulli dictum putant. Alii quod illic lupa Remum et Romulum nutrierit Alii, quod et Vergilius, locum esse hunc sacratum Pani, deo Arcadiae, cui etiam mons Lycaeus in Arcadia consecratus est.*

[Sous le mont Palatin existe une certaine grotte, dans laquelle on s'acquittait (*luebatur*) d'un bouc, c'est-à-dire qu'on le sacrifiait : c'est de là qu'est venu (le mot) *lupercal* pensent certains. D'autres (pensent) que c'est là que la louve (*lupa*) a nourri Rémus et Romulus. D'autres encore - et ainsi Virgile - que ce lieu-ci (le *lupercal*) est consacré à Pan, le dieu de l'Arcadie, à qui d'ailleurs le mont Lycée en Arcadie est aussi consacré.]

En disant *quaedam spelunca*, Servius ne paraît pas en mesure de localiser précisément cette grotte, mais sait qu'elle était située sous le Palatin<sup>63</sup>. Sur les fonctions du Lupercal, il livre d'abord une étymologie fantaisiste mettant en rapport *lupercal* et *luo*. Puis il donne deux

<sup>62</sup> Bėjuis-Vallat 2012, p. 302-305.

<sup>63</sup> Dans la zone du Germalus. Denys, I, 32, 4 dit déjà que de son temps, « il est difficile d'imaginer ce qu'était l'ancienne physionomie du site », mais que c'était « à l'origine (τὸ ἀρχαῖον) une vaste caverne située *au pied de la colline* (σπήλαιον ὑπὸ τῷ λόφῳ μέγα), au sein d'un épais bois de chênes (δρυμῶ λασίῳ)... », trad. Fromentin - Schnäbele, qui émettent l'hypothèse (note 370, p. 253) qu'il devait s'agir davantage d'un bois sacré (*lucus*) et que la nature rocheuse du terrain a suscité une assimilation en « grotte » - donc bien *sous* la roche, et non *dans* la colline. Cela pourrait expliquer que ni Denys ni les archéologues modernes (Coarelli 1980, p. 93) n'en aient trouvé trace. La découverte, en 2007, par l'archéologue Irene Iacopi, d'une « grotte » sous la maison palatine d'Auguste ne fait pas l'unanimité, d'autres archéologues l'identifiant plutôt, pour des raisons stylistiques notamment, comme un nymphée souterrain de la période néronienne.

versions légendaires qu'il ne coordonne pas : le Lupercal est l'endroit où la louve allaita Romulus et Rémus ; ou bien il est celui d'un culte en l'honneur de Pan, version qui recueille l'adhésion de Virgile au vers suivant (E8, 344 – *dictum Panos Lycaei*). Ce dernier avis est largement relayé par les Romains, dit Denys (I, 32, 3) : les Arcadiens auraient érigé là, bien avant Romulus, des temples, le premier (πρῶτον), en l'honneur de Pan Lykaios, dans un emplacement approprié (χωρίον ἐπιτήδειον), nommé en grec *lykaion*, en latin *lupercal*.

Virgile ne dit pas un mot ici de ce rite de fécondité que sa lecture de Théocrite, entre d'autres, ne pouvait lui laisser ignorer<sup>64</sup>. C'est d'autant plus étonnant que la problématique du Lupercal, et de sa fête, devait imposer, dans l'esprit de la propagande augustéenne, un sens fort : non seulement afficher une présence arcadienne comme fondation primitive de l'*urbs*, mais encore mettre en rapport cette donnée initial avec Romulus, le fondateur officiel. De cette façon le fratricide des jumeaux était subsumé et atténué par une création plus ancienne et plus positive. Or Virgile ne montre guère d'engouement pour cette articulation, ici ou ailleurs : il juxtapose, plus qu'il ne relie, le Lupercal à l'*acer Romulus* [le vif Romulus] du vers précédent (E8, 342), supposant que le bois sacré de Pan et l'asyle de Romulus ne sont qu'une même forêt. Si Romulus est un avatar d'Octave, ce bois sacré « immense » (*lucum ingentem*) peut à la rigueur symboliser la largesse de Rome, et l'ouverture de son *princeps* à l'accueil des réfugiés, mais Virgile, que la visite rapide des monuments de Rome faite par Evandre semble excuser, n'assure ici, dirait-on, qu'un service minimum. Servius s'en contente (*ad* E8, 343), qui corrobore l'origine de l'épiclèse *Lycaeus*, et la consécration de la grotte à Pan par Évandre. Mais cela ne suffit pas à SD qui apporte plusieurs compléments nécessaires, d'abord sur l'identification du dieu, puis sur l'animal qui lui est sacrifié :

*Ad* E8, 343 (*sq*) : < *sunt qui dicant hunc Πᾶνα ἐνούλιον, deum bellicosum, alii Liberum patrem, eo quod capro ei fit divina res, qui est hostia Liberi propria. In huius similitudinem intecti cultores eius : cui lupercalia instituta sunt, quia deus pastoralis est.* >

[< Il y en a qui appellent ce dernier *Pan Ényalien*, à savoir « dieu guerrier », d'autres *Liber Pater*, parce qu'il arriva à ce bouc une chose divine, qui est d'être la victime appropriée de Liber. Pour lui ressembler, les serviteurs de ce culte ne sont pas vêtus : et pour lui on a institué les lupercalia, parce qu'il est un dieu pastoral. >]

C'est le bouc, selon SD, plus que le loup, que l'on doit retenir comme trait pertinent de ce culte, puisqu'il en devient l'élément essentiel et trahit son origine pastorale. L'attribution à Pan

<sup>64</sup> Théocrite, *Idylles* VII, 106-108 : « Si tu m'excauses, ô cher Pan, puissent les jeunes arcadiens (παῖδες Ἀρκάδιοι) ne point te flageller avec des *lanières* (σκιλλαισιν) les flancs et les épaules, quand leurs portions de viande sont exigües ! » Sur cette fête romaine de restauration de la fécondité (15 février), cf DUMEZIL 1974, p. 354-355.

« Ényalien », ou à Liber, éclaire la violence du rite et son impudeur : ces deux dieux, comme le bouc sacrifié, représentent le penchant animal pour une sexualité surabondante et débridée, censée relancer la vie. A cet effet, une liberté outrancière se lit dans la nudité des serviteurs du culte (*intecti*), qui frappait le *pudor* romain.

L'hémistiche *nudosque Lupercos* (E8, 663), est la seconde et dernière allusion de Virgile au Lupercal, ou plutôt à son rite, représenté sagement sur le bouclier d'Énée aux côtés des Saliens. Cette brève mention étonne à nouveau par sa rapidité. SD s'emploie à justifier cette nudité :

*Ad E8, 343 (sq) : < Nam Remum et Romulum ante urbem conditam lupercalia celebrasse eo quod quodam tempore nuntiatum illis sit latrones pecus illorum abigere : illos togis positos cucurrisse caesisque obviis pecus recuperasse : id in morem versum, ut hodieque nudi currant. Non nulli propter sterilitatem hoc sacrum dicunt a Romulo constitutum, ideoque et puellae de loro capri caeduntur, ut careant sterilitate et fecundae sint : nam pellem ipsam capri veteres februm vocabant. >*

[< (On dit) en effet que Rémus et Romulus, avant la fondation de la cité, s'étaient trouvés en train de célébrer les lupercales jusqu'au moment où on leur annonça que des brigands leur emportaient leur troupeau : ayant enlevé leur toges, ils avaient accouru, massacré ceux qui s'opposaient à eux, et récupéré leur troupeau : voilà ce qui a donné la coutume qui fait qu'aujourd'hui encore on court nus. Certains disent que c'est à cause de la stérilité que ce rite sacré a été institué par Romulus, et que même les jeunes filles sont frappées d'une lanière (*lorum*) de bouc pour la raison suivante : leur ôter la stérilité et les rendre fécondes, car les Anciens appelaient « purification » la peau même du bouc. >]

La nudité des lupercques ne se justifie pas seulement d'après le caractère désinhibé du rite pastoral, mais aussi en raison d'un événement particulier (*quodam tempore*) de la vie bien plus tardive de Romulus et Rémus. Alors que les jumeaux connaissaient déjà, et célébraient les lupercales, ils ont dû, toute affaire cessante, défendre leur troupeau de voleurs. Pour cela, ils ont enlevé leur « toge », « preuve » que jusqu'alors le culte s'effectuait avec un habit qu'il ne fallait pas endommager dans une rixe. Servius donne la même explication (*ad E8, 663*), et termine :

*Ad E8, 663 : propter rem a nudis prospere gestam consuetudo permansit ut nudi Lupercalia celebrarent.*

[L'habitude se conserva en raison de cette affaire conclue heureusement par des gens nus, de célébrer nus les Lupercales.]



SD, qui s'est intéressé depuis le début à la fonction rituelle des Lupercales, privilégie quant à lui le sens du rite, et s'accorde à Varron pour les définir comme un rite de fécondité (*februm*)<sup>65</sup>. La « constitution » (*constitutum*), en viendrait, d'après d'autres sources (*non nulli*), de Romulus. Cela n'implique pas que Romulus soit à l'initiative du culte, mais plutôt de sa réorganisation. Romulus (parce qu'il a besoin de femmes fécondes pour peupler sa cité naissante ?), réemploierait ce rite arcadien. Dans les *Lykaia* arcadiennes, Pan est fouetté avec des lanières, ou scylles, afin de relancer le cycle végétatif ; les Lupercales, qui utilisent des lanières de bouc (*lorum capri*), deviennent un symbolique acte sexuel ritualisé sur le plan collectif, et requis par une divinité pastorale, Pan ou Liber, ou, tout aussi bien, Faunus ou Inuus<sup>66</sup>. La nudité du Luperque est ainsi « justifiée », comme le dit SD, par la ressemblance avec ce dieu pastoral (*in huius similitudinem*), ou par la nécessité, pour l'officiant, de se dévêtir de sa peau de bouc, afin de devenir symboliquement opérant, fécondant, à travers sa lanière.

SD et Servius sont ainsi soucieux de renforcer toute une cohérence formelle entre les Lupercales romaines et leur origine arcadienne, en puisant dans d'abondantes sources mythographiques, par exemple chez Varron et Aelius Tubero<sup>67</sup>. Virgile ne va pas aussi loin, parce qu'il estime, peut-être, que ces légendes sont très connues. Ce n'est pas la nudité des luperques qui l'effarouche, puisqu'il la mentionne quand une pratique précise, cultuelle ou agraire, la requiert<sup>68</sup>. Voulait-il ne pas s'étendre sur une scène ancienne qui avait frappé les esprits républicains, à savoir lorsque Marc-Antoine, consul-Luperque courant nu, avait bondi sur la tribune pour couronner César<sup>69</sup> ? Les Romains n'avaient pas été dupes que les *Luperci Iulii*, troisième collège de Luperques créé par César, servaient la première ébauche d'un culte personnel, et Cicéron s'était avec d'autres offusqué de cette outrance<sup>70</sup>. Virgile a-t-il passé sous

<sup>65</sup> Varron, *De la Langue latine* VI, 3, 13 : *Februm Sabini purgamentum, et id in sacris nostris verbum non ignotum : nam pellem capri, cuius de loro caeduntur puellae Lupercalibus, veteres februm vocabant, et Lupercalia Februatio, ut in Antiquitatum libris demonstravi*. [*Februm* chez les Sabins signifie purification, et ce mot est bien connu dans nos rites : car la peau de bouc, dont on prélevait la lanière pour frapper les jeunes filles aux Lupercales, était appelée par les Anciens *februm*, et les Lupercales *februatio* [purification] comme je l'ai montré dans les livres (de mon traité) des *Antiquités*.

<sup>66</sup> Tite-Live, I, 5, 2, rappelle que Inuus est par excellence le dieu incube qui « saillit » (< *inire*, « pénétrer »)

<sup>67</sup> Sans doute Q. Aelius, auteur d'une histoire de Rome en douze livres, allant d'Enée aux guerres civiles, et cité Denys, *A. R.* I, 80 : pour lui, les Lupercales tirent leur origine des *Lykaia*, elles ont été instituées par Évandre et sont un rite de purification (*καθαρόν*), non de fécondité : des jeunes gens, choisis parmi les habitants du Palatin, exécutent une course rituelle autour du village, nus, ou ceints, par pudeur, des peaux des victimes immolées. Il n'est pas dit si Romulus et Rémus modifient ce culte, en revanche c'est dans la grotte du Lupercal qu'ils ont été allaités par la louve.

<sup>68</sup> Ainsi le conseil à l'agriculteur, G1, 299 : *nudus ara, sere nudus...* [Laboure nu, sème nu]. Properce, IV, 1, 25-26 juge pour sa part les Lupercales licencieuses. Cf Cordier 2005.

<sup>69</sup> Suétone, *Caes.* 76 ; Dion Cassius, 44, 6, 2 & 45, 30, 2 ; Plutarque, *Caes.* 61, 2-3.

<sup>70</sup> Cicéron, *Philippiques* II, 84, 8 ; II, 87, 2 ; III, 12, 7 ; III, 13, 17, 3 ; III, 41, 8. Dans l'apothéose de Daphnis (B5), Servius rappelle que certains ont identifié ce berger devenu dieu pastoral à César. Ad B5, 20 : *alii dicunt significari per allegoriam C. Iulium Caesarem, qui in senatu a Cassio et Bruto uiginti tribus uulneribus interemptus est* [D'autres disent que (Daphnis) désigne par allégorie C. Jules César, qui fut assassiné dans le sénat par Cassius et

silence une circonstance qui rappelait les velléités monarchiques des césariens ? A moins qu'il n'ait simplement pas voulu considérer comme une réalisation « arcadienne » la Rome romuléenne d'Octave, pseudo-héritière de celle d'Évandre. Car l'on peut lire dans la comparaison entre le dénuement du roi arcadien et la grandeur de la Rome augustéenne que montre le chant VIII, une fierté autant qu'une critique. Cette puissance qui s'est égalée désormais au ciel n'a-t-elle pas l'arrogance des Titans, et trop peu la sagesse de la grotte, ou celle d'un Tityre<sup>71</sup> ?

### 3.3. *L'Arcadie, processus d'unité*

Lorsqu'Énée arrive dans le Latium, il doit y légitimer sa place. Les Aborigènes de Latinus ont compris de l'oracle de Faunus qu'il était celui qu'annonçaient les destins (E7, 95-102), mais les Rutules de Turnus le refusent. Énée, alors même qu'il est un héritier « étranger » (*externi generi*, E7, 98) reconnu par les Latins, devra donc s'imposer auprès des seconds comme un conquérant. Il n'empêche qu'il doit asseoir une autorité incontestable à l'ensemble de l'Italie, processus auquel travaillent les six derniers livres de l'*Énéide*, et dans lequel l'Arcadie joue le rôle de socle à plusieurs égards.

En évoquant l'origine des Aborigènes, autochtones nés du sol ou des troncs, Virgile transpose la légende des prosélènes et des proto-pélasges des mythes arcadiens. Les premiers Latins apparaissent comme le *gens durum*, la nation endurcie apparue dans les *Géorgiques*, et non comme les enfants gâtés de l'âge d'or voués à la torpeur et à la dégénérescence. Il n'y a pas de Déluge dans l'*Énéide*, mais de l'époque de Saturne, Évandre montre les murs en ruine (*disiectis muris*, E8, 355), tandis que ses Arcadiens sentent la présence de Jupiter sur le Capitole (E8, 353). Les Aborigènes, à qui Saturne imposa des lois (E8, 323) qui s'avèreront sanglantes, apprennent alors d'Évandre venu dans le Latium un mode de vie simple, nourri par les premières techniques utiles aux hommes (astronomie, agriculture, apiculture, poésie), et ils adoptent, avec Hercule, de nouveaux rites.

Les Aborigènes symbolisent ainsi le foyer unitaire qui accueille des vagues de migrants. Car avant Évandre sont venus d'« Arcadie » les Pélasges Oenôtres et Tyrrhéniens qui ont conquis l'Italie du sud pour les premiers, celle du nord pour les seconds. Les Tyrrhéniens

---

Brutus de vingt-trois coups]. Cf Grimal P. (1949), « La Cinquième Églogue et le culte de César », in *Mélanges Picard*, p.406, Paris

<sup>71</sup> E8, 99-100 : ... *Tecta uident quae nunc Romana potentia caelo / Aequauit ; tum res inopes Euandrus habebat* [(Les Énéades) voient les toits qu'aujourd'hui la puissance romaine a égalés / au ciel ; mais alors le roi Évandre ne possédait que des choses sans valeur].

italiens ont fondé Corythos, la Cortone étrusque, où Dardanus et Jasius voient le jour<sup>72</sup>. L'ancrage italique de Dardanus est une innovation de Virgile, qui la conserve en concurrence avec l'origine phénécate de Dardanus (*ad E3*, 167). Il s'agit par là de montrer qu'Énée ne vient pas en pays inconnu, mais revient dans celui de ses origines, car, selon l'oracle d'Apollon, ce fut la terre qui porta en premier (*prima tulit tellus*, E3, 94) ses ancêtres Dardanides, qualifiés de *duri* [durs]. Servius, dans sa scolie, ne discute pas cette version destinée à indiquer aux Troyens leur patrie d'origine, et ajoute :

*Ad E3, 94 : DURI : uel futurum ostendit laborem : uel eorum arguit insipientiam, qui intellecturi non fuerant...*

[« Durs » : ou bien cela indique leur peine à venir, ou bien cela montre la sottise de ceux qui n'avaient pas été en mesure de comprendre...]

L'adjectif sert aussi, pensons-nous, à rattacher les Dardanides à cette souche du *gens durum* qui qualifie la rigueur des Arcadiens primitifs, capables effectivement de *labor*. L'Italie devient ainsi une nouvelle Arcadie, et un moyen de renaître. Car Troie est une ville non moins souillée que Rome. Outre le crime de Laomédon qui justifie la colère de Neptune (E2, 610), il y a peut-être un fratricide initial que relate Servius :

*Ad E3, 167 : Postea Iasium dicitur Dardanus occidisse...*

[Par la suite, Dardanus tua, dit-on, Jasius.]

Le meurtre a une double incidence : il justifie que Dardanus doive quitter Corythos et aille fonder une nouvelle cité en Phrygie, et il rend nécessaire une expiation pour ses descendants<sup>73</sup>. C'est une telle expiation que figure le long voyage d'Énée sur les extrémités de la mer (*extrema pelagi*, E8, 333).

L'Italie « arcadienne » devient ainsi la terre où se résolvent les conflits. C'est en ce sens que la parenté entre Évandre et Énée suscite entre eux une unité qui rend caduques et absurdes les conflits passés, ceux des Grecs contre Troie, où les guerres futures, que Rome aura pour « mission » de résoudre. En évoquant la visite que Priam rendit à sa sœur Hésione, Évandre

<sup>72</sup> E3, 167-169, les Pénates annoncent à Énée à propos de l'Italie : « cette terre nous appartient en propre (*propriae sedes*) ; de la viennent Dardanus / ainsi que le vénérable Iasius, famille dont nous tirons notre origine (*genus a quo principe nostrum*). » E7, 206-211, Latinus rapporte que Dardanus est originaire d'Italie (*his ortus agris*), puis s'est rendu à Samothrace et en Phrygie. *Ad E3*, 167 donne plusieurs généalogies : Jasius est père de Dardanus ; ou bien ils sont frères, nés de Jupiter et d'Électre ; mais seul Dardanus est fils de Jupiter, Jasius l'étant de Corythos, fondateur de la ville.

<sup>73</sup> SD donne toutefois une version différente, en disant que les deux frères quittèrent l'Étrurie, sans raison alléguée, que Jasius gagna Samothrace, et Dardanus la Phrygie.

rappelle, sans avoir besoin de la dire, les conséquences de la faute initiale de Laomédon, et que commente ainsi SD :

*Ad E8, 157 (SD) : < [...] eamque ab Hercule liberatam, euersa Troia et occiso Laomedonte propter negatum praemium, Telamoni suo comiti in matrimonium datam. Quae causa fecit ut Priamus ad uisenda sororis regna proficiscens, cum Salaminam tenderet, iter per Arcadium faceret et tunc ab Euandro esset susceptus Anchises. >*

[(Hésione, exposée par Laomédon à un monstre marin) fut libérée par Hercule et donnée en mariage à son compagnon Télamon, après qu'il eut détruit Troie, et tué Laomédon en raison du salaire qu'il avait refusé. Et voilà la raison qui amena Priam, partant visiter le royaume de sa sœur, à traverser l'Arcadie, tandis qu'il se dirigeait à Salamine, et Anchise à être reçu par Évandre.>]

En disant à Énée qu'il se souvient fort bien de la voix et du visage d'Anchise (E8, 156), l'Arcadien, qui a subi un exil comme Anchise, devient un second père pour Énée, un père qui installe sa légitimité dans le Latium et que la Sibylle avait annoncé :

*Ad E6, 97: GRAIA PANDETUR AB URBE propter Euandrum, qui eum in Tusciam missurus ad Tarchontem est.*

["(La route) te sera ouverte par une ville grecque": ceci à cause d'Evandre, qui l'enverra auprès de Tarchon]

Évandre va en effet permettre à Énée de tisser des alliances avec d'autres grecs, en particulier les Étrusques de Tarchon, qui sont des Pélasges Tyrrhéniens. Cette astuce mythographique permet de considérer ces Tyrrhéniens comme un peuple à l'identité claire au milieu des autres nations italiques, et de les intégrer à la coalition arcado-troyenne :

*Ad 11, 60 : TOTO LECTOS EX AGMINE : Troianos, Tuscos, Arcadas.*

[(Pour le convoi funèbre de Pallas, Énée prend des hommes) « Choisis dans toute l'armée » : Troyens, Étrusques, Arcadiens.]

Tarchon ayant apporté à Évandre les insignes de la royauté, et Évandre les ayant remis à Énée (VIII, 475-520), ce prétexte suffit à instaurer Énée comme chef de la coalition étrusque contre Turnus et Mézence. L'unité est réalisée, selon un processus arcadien. L'intrégration des Étrusques à cette cause permet d'unifier l'Italie, du nord au sud, et permet aussi à Virgile d'inclure Mantoue dans le processus. Ce n'est pas une moindre réussite que d'avoir rappelé que sa cité natale est, par son fondateur Ocnus-Bianor, une ville qui a activement participé à la création de l'entité italienne. C'est une revendication affichée depuis les *Bucoliques* :

*Ad E10, 198 : OCNUS : iste est Ocnus, quem in Bucolicis Bianorem dicit, ut "namque sepulcrum incipit apparere Bianoris". Hic Mantuam dicitur condidisse, quem a matris nomine*

*appellavit : nam fuit filius Tiberis et Mantus, Tiresiae Thebani uatis filiae, quae post patris interitum ad Italiam uenit. Alii Manto, filiam Herculis, uatem fuisse dicunt.*

[« Ocnus » : cet Ocnus est celui que, dans les *Bucoliques*, il appelle Bianor, ainsi : « car le tombeau de Bianor commence à apparaître » (B9, 59-60). Celui-ci fonda, dit-on, Mantoue, nom qu'il tira de celui de sa mère : car il était le fils du Tibre et de Mantus, la fille du devin thébain Tirésias, qui vint en Italie peu après la mort de son père. < D'autres disent que Manto, fille d'Hercule, fut prophétesse...>]

Virgile désigne comme fondateur de Mantoue un ancêtre qui présente un double avantage: comme Évandre, il a une mère prophétesse qui se targue d'une origine ancienne, certes plus thébaine qu'arcadienne au sens strict, mais dont le rôle civilisateur et sacré reste l'apanage de cette Grèce mythique. D'autres part, avec le Tibre pour père, Ocnus a un ancrage local et réussit l'unité affirmée comme le propre de cette Italie arcadienne modelée par Virgile. C'est le Tibre, rappelons-le, qui guide Énée jusqu'à Évandre (E8, 18-80). Ocnus-Bianor est un fondateur selon les vœux de Virgile depuis les *Bucoliques*. Cela montre une constance dans la pensée du poète de ce rêve d'une unité arcadienne porteuse de paix.

### **Conclusion :**

Les *Commentaires* serviens nous permettent d'accéder à un savoir riche sur l'Arcadie, et d'éclairer nombre des choix opérés par Virgile. Dans les *Bucoliques*, Servius s'en tient à l'influence de Théocrite, sans évoquer celles des épigrammatistes grecs, alors même qu'il définit le chant bucolique comme un chant sacré d'origine péloponnésienne. Dans les *Géorgiques*, il reste au plus près d'une vision hésiodique ou nigidienne des quatre âges, là où Virgile pense le règne de Jupiter comme un nouvel âge arcadien, incarné par Aristée. Pour l'*Énéide*, il compile d'abondantes sources mythographiques et historiques, auprès de Caton, Varron, Salluste ou Conon, qui montrent que Virgile connaît parfaitement la thèse pan-arcadienne résumée par Denys. En éclairant son lecteur sur les non-dits du poète, toujours très elliptique concernant les toponymes, myèmes ou légendes qu'il réemploie, les *Commentaires* révèlent une Arcadie virgilienne qui n'est pas grecque, mais transposée en Italie, dès les *Bucoliques* ; une Arcadie ancestrale permettant de revenir à des temps présumés meilleurs ; une Arcadie pastorale, autant panesque que jovienne, qui écarte toute allusion au crime de Lycaon, mais n'instruit pas moins un âge « dur » post-diluvien ; une Arcadie cosmique qui, sur le modèle de Pan, est un art de vivre nécessitant de dépasser les passions individuelles pour gagner la paix, exigence qui garantit, par-delà les apports migratoires, l'unité italienne dans l'*Énéide*.

Néanmoins les *Commentaires*, de par leur construction linéaire, n'orientent pas vers une lecture globale du thème arcadien dans le corpus virgilien. Celle-ci affleure comme malgré elle,

au gré de renvois ponctuels, d'un chant à l'autre, d'un recueil à l'autre, comme ce peut être le cas, par exemple, à propos de Pan ou d'Ocnus-Bianor. Si le savoir arcadien des *Commentaires* ne se substitue donc pas à une esthétique, il permet certainement au lecteur de la construire par lui-même, grâce à la confrontation des sources, que Servius et SD distribuent sans les figer dans une optique cloisonnée. C'est certainement là l'un des objectifs les plus nobles du commentaire.

Franck COLLIN

Université des Antilles - EA 4095 Crillash

### ***Bibliographie sélective :***

#### Auteurs :

DENYS d'Halicarnasse 1990, *Les Origines de Rome*, I-II, V. Fromentin et J. Schnäbele (trad. et comm.), Paris.

HESIODE, 1928, *Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le Bouclier*, P. Mazon (éd.), Paris,

OVIDE 2009, *Les Métamorphoses*, Lafaye G. (éd.), O. Sers (trad.), Paris.

PAUSANIAS 1998, *Description de la Grèce*, VIII, *L'Arcadie*, Casevitz M. & Jost M., Paris.

SERVIUS 1878-1902, *Commentaires*, I-III, Thilo G. (éd.), Leipzig.

THEOCRITE 1925, *Bucoliques grecs*, I, Legrand Ph.-E., Paris.

TITE-LIVE 1940, *Histoire romaine* I, Baillet G. (éd. et trad.), Paris.

VARRON 1985, *La Langue latine*, V, Collart J. (éd.), Paris.

VIRGILE 1926, *Géorgiques*, de Saint-Denis E. (éd.), Paris.

VIRGILE 1936, *Énéide*, Perret J. (éd.), Paris.

VIRGILE 1942, *Bucoliques*, de Saint-Denis E. (éd.), Paris.

NB : L'ensemble des traductions pour cet article a été effectué (Servius) ou revue par son auteur.

#### Monographies :

ANTONELLI L. 2008, *Traffici focei di eta arcaica*, Rome.

BAYET J. 1926, *Les Origines de l'Hercule romain*, Paris.

BORGEAUD PH. 1979, *Recherches sur le dieu Pan*, Genève.

BRIQUEL D. 1984, *Les Pélasges en Italie*, Rome.

BRISSON J.-P. 1966, *Virgile : son temps et le nôtre*, Paris.

- CAMERON A. 2004, *Greek Mythography in the Roman World*, Oxford.
- COARELLI F. 1980, *Guide archéologique de Rome*, Rome/Bari.
- CORDIER P. 2005, *Nudités romaines. Un problème d'histoire et d'anthropologie*, Paris.
- DUMEZIL G. 1974, *La Religion romaine archaïque*, Paris.
- DUPONT Fl. 2011, *Rome, la ville sans origine*, Paris
- FABRE-SERRIS J. 2008, *Rome, l'Arcadie et la mer des Argonautes. Essai sur la naissance d'une mythologie des origines en Occident*, Villeneuve d'Ascq.
- GRIMAL P. 1943, *Les Jardins romains à la fin de la République et aux deux premiers siècles de l'Empire*, Paris.
- JOHNSTON P. 1980, *Agricultural Golden Age. A Study of the Georgics*, Leiden.
- JOST M. 1985, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, Paris.
- LAVAGNE H. 1988, *Operosa antra, Recherches sur la grotte à Rome de Sylla à Hadrien*, Paris.
- MONET A. 2003, *Le jardin romain. Épicurisme et poésie à Rome, Mélanges offerts à Mayotte Bollack*, Lille.

Articles :

- ALFONSI Luigi 1959, « L'épicureismo nella storia spirituale di Vergilio », *Epicurea, Mél. Bignone*, Gênes, p. 167-178.
- BAYET J. 1920, « Les origines de l'arcadisme romain », *Mélanges de l'École Française de Rome* 38, p. 63-143, Rome.
- BEJUIS-VALLAT M. 2012, « Servius Danielis et la "double ascendance" d'Énée et des Troyens », *Eruditio Antiqua* 4, p. 289-311.
- DANGEL J. 1999, « *Formosam resonare doces Amaryllida silvas*, écritures métriques et métamorphoses poétiques », *Estudios de métrica latina*, p. 257-280.
- DEHON P.-J. 1991, « Le cadre des plaintes de Gallus (Virg., B.X, v.9-69) », *Latomus* n°50, p. 364-370 (1991)
- GAGE J. 1961, « Énée, Faunus et le culte de Silvain », *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* 73, p.69-138.
- MAC LENNAN G. R. 1976, « Arcadia before Virgil », *Liverpool Classical Monthly* I, p. 135-137.
- NAUMAN H. 1975, « War Vergil Epikureer ? », *Sileno* I, p. 245-257.
- PANOFKY E. 1957 (trad. 1969), « *Et in Arcadia ego...* », *L'Œuvre d'art et ses significations, Essais sur les arts visuels*, p.278-303.

ROSCHE W.H. 1894, « Die Sagen der Geburt Pan », *Philologus* 53, p.363-367.

SNELL B. 1944 (trad. 1994), « Arkadien, die Entdeckung einer geistigen Landschaft », *Antike und Abendland*, Hambourg, p. 26-41.

VALLAT D. 2006, « Phénomènes de réécriture dans l'onomastique du genre bucolique », *Interférences Ars Scribendi* 4.